

La nuit du 1 au 2 août 1914, le tocsin avait annoncé que la Patrie était en danger. Le matin du 2 août, il n'y a plus d'illusion : c'est la guerre.

Les hommes mobilisables, appelés par le garde-champêtre en pleine nuit, quittaient leurs familles éplorées. Les troupes allemandes avançaient semant la mort sur son passage.

Le 24 août, l'ennemi est à Tournai. La région est rapidement soumise à la « terreur ». Ce sont les réquisitions de céréales, de fourrage et les perquisitions. Il faut livrer aux envahisseurs les cuivres, étains, fers, sacs, cordes, lait, beurre, fromage, chevaux, vaches, moutons, etc... La réquisition des hommes les plus valides pour les faire travailler est de rigueur.

Les nouvelles avec le front de guerre sont rares.

Dans ce régime de terreur, la vie continue vaille que vaille. Comme le témoigne le journal de classe de l'époque de l'instituteur, Monsieur Ultimar Masquelier. Celui-ci appelle ses élèves à être prudents et à rester souvent chez soi. Il faut éviter toute insulte, tout rire, observation et curiosité mal placée.

Après quatre longues années de guerre, de souffrance, de résistance, l'ennemi recule enfin.

Pendant la première semaine d'octobre 1918, six mines avaient été déposées dans un hangar près de l'église : quatre de 50 kilos et deux de cent kilos. Elles furent ensuite acheminées jusqu'au clocher. Un soldat armé montait la garde alors jour et nuit à l'entrée de l'église.

Le samedi 19 octobre à trois heures de l'après-midi, une mèche est introduite près des explosifs. Les boches comme les appellent les habitants ont prévu de l'allumer à six heures. Monsieur le curé Couvreur s'empresse à aller chercher le Saint Sacrement pour le mettre en lieu sûr.

LESDAIN 14-18

Écrit par Administrator

Jeudi, 03 Juillet 2014 13:42 - Mis à jour Mardi, 11 Novembre 2014 18:16

Une première fois à six heures, la mèche s'allume mais s'éteint aussitôt. Ce n'est que partie remise. A sept heures du soir, un éclair jaillit, une formidable détonation se produit et un énorme nuage de poussières couvre la place de Lesdain.

Partout autour, le tonnerre de la guerre gronde. Le même soir à 10 heures, les soldats allemands qui dormaient dans le couvent sont réveillés et appelés à partir. Le lendemain matin, les Anglais sont annoncés sur le village. Puis ils reculent. Ils reviennent occuper les lieux accueillis par les habitants. Lesdain est au milieu du champ de bataille. Les Allemands Bombardent le village. Certains habitants se réfugient du côté de la France pendant que les autres se terrent en cave. A la Rue des Pâtures, le 22 octobre fut tragique. Un obus allemand tua cinq anglais affairés autour de leur propre canon. Un autre mourra sous les bombes le 25 octobre ; peut-être celui que les religieuses considéraient comme docteur et qui succomba suite à la perte de sang des deux jambes coupées?



Les anglais avancèrent et furent suivis par des troupes françaises jusqu'au 11 novembre 1918, jour de l'armistice.

Lesdain a connu les atrocités de la guerre et ses héros.

LESDAIN 14-18

Écrit par Administrator

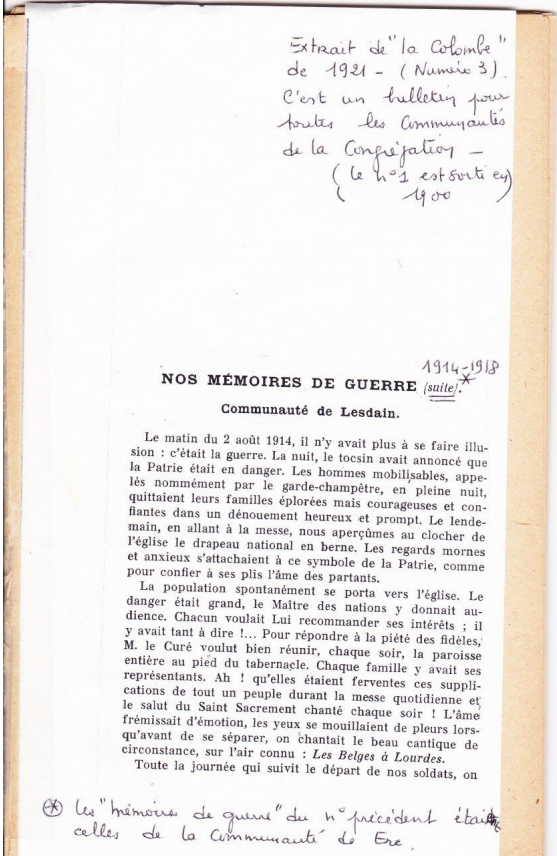
Jeudi, 03 Juillet 2014 13:42 - Mis à jour Mardi, 11 Novembre 2014 18:16

2 Lesdinois ont reçu la « carte du feu » pour avoir participé 12 mois au moins au front face à l'ennemi: Casimir Legrain, soldat du 9^{ème} de ligne, et Charles Clairry, du 1^{er} chasseurs à cheval. Le monument au mort érigé la même année que l'église reconstruite nous rappelle ces patriotes qui ont vaillamment défendu leur pays.





Extrait des mémoires de la Communauté archiviste à Saint Brieuc



— 367 —

se demandait ce qui allait advenir de cette sommation de l'Allemagne : « *Laissez-nous passer* », et de cette fière réponse de notre roi : « *On ne passe pas !* » Pour nos âmes françaises, c'était la perspective de souffrances morales bien cuisantes. Nous allions partager les épreuves de notre France bien-aimée ! Quant à notre Patrie d'adoption, nous pouvions nous rassurer sur son sort, sa neutralité ne garantissait-elle pas notre sécurité ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nos troupes étaient à Liège lors de l'héroïque : *On ne passe pas !* Quelques heures de retard dans cette mobilisation nocturne et le sol belge était livré, sans possibilité de résistance, à la marche triomphale de l'envahisseur.

Pendant que notre petite mais héroïque armée défendait sa frontière, la Patrie entière se mettait en état de défense.

Chaque commune devait veiller à la sécurité de son territoire. Toute personne suspecte devait être arrêtée ; toutefois pour éviter toutes représailles, le bourgmestre de chaque localité donna l'ordre de déposer à la salle communale toutes les armes de quelque nature qu'elles fussent. Dans le cas d'une invasion possible et précipitée, il ne fallait pas que l'ennemi trouvât un seul civil possesseur d'une arme quelconque. Les hommes, jusqu'à soixante ans, capables de défendre le pays, furent convoqués pour la garde du village. La patrouille devait se faire à toute heure du jour et de la nuit. Afin de faciliter la défense, les charriots furent réquisitionnés pour les barricades. Ces charriots placés obliquement dans toutes les voies aboutissant à la ville, étaient reliés par de grosses cordes ou chaînes de fer qui ne cédaient que pour livrer passage aux voyageurs munis d'une carte d'identité en bonne et due forme. Les patrouilleurs, au nombre d'environ huit par poste, se relayaient de quatre heures en quatre heures.

Pour faire reconnaître leur autorité et faciliter l'exercice de leurs fonctions, ils avaient adopté l'uniforme *Blouse bleue* qu'ils revêtaient en entrant en activité.

Chaque voyageur inconnu des patrouilleurs devait exhiber sa carte ; ce qui donnait lieu parfois à des scènes comiques, malgré la tristesse des événements.

Un jour, nos patrouilleurs voient arriver sur le grand chemin un beau monsieur bien mis, chapeau élégant, canne, gants, redingote, coupe irréprochable, bref, quelqu'un de bien cossu, comme on n'en voit guère au village : « Un

— 368 —

étranger, un espion, peut-être, ah ! si c'était un Allemand ! » Nos hommes, flairant déjà leur capture, se posent devant la barricade et attendent de pied ferme. « Pour sûr, celui-ci est un Allemand, ah ! le coquin ! inutile de faire le beau, il est à nous ! — On ne passe pas. Votre carte. Monsieur... »

Le voyageur tend son laissez-passer ; mais peu rassurés, nos fonctionnaires s'apprêtent à arrêter le pacifique voyageur, lorsque l'instituteur qui arrivait à ce poste pour y remplir ses heures de faction, reconnut M. l'Inspecteur cantonal. Il eut bien vite fait des excuses à son chef hiérarchique ; puis, en quelques mots, il mit ses collègues au courant de la situation. Chacun en rit, M. l'Inspecteur le premier, et félicita les braves défenseurs de la place pour leur patriotisme ardent. M. l'Inspecteur vint ensuite visiter notre classe gardienne ; il riait encore de la naïveté de nos braves paysans.

— « Si cela se renouvelle souvent, dit-il, j'aurai fort à faire pour remplir mon service d'inspection ; ne vous étonnez pas, si vous entendez dire bientôt que je suis arrêté et emprisonné. — Nous protesterons tant et si bien, que vous serez vite rendu à la liberté. »

Pendant la défense si minutieuse du territoire non envahi, les événements se déroulaient avec une rapidité vertigineuse. La presse, après avoir annoncé la chute de Liège, nous apprenait l'arrivée des Français. Ah ! qu'ils se faisaient donc attendre les chers nôtres ! Les Allemands avaient affirmé que la Belgique était remplie de troupes françaises avant même la déclaration de guerre ; or leur mensonge ne tint pas devant l'évidence car, lorsque la horde germanique entra sur notre sol, elle n'y trouva pas un seul des nôtres et elle devait franchir une bonne partie du territoire avant de se mesurer avec notre armée.

Anvers lutta avec acharnement. La ville était imprenable. Les journaux berçaient le pays dans cette douce illusion. Un des forts tomba aux mains de l'ennemi, puis deux, puis trois. Ce fut la déroute !... 40.000 hommes entrèrent en Hollande ; était-ce trahison ? D'aucuns prétendent que des chefs affaiblis prirent cette direction ; les soldats sans savoir où ils allaient, les suivirent, pendant que le gros de l'armée se dirigeait vers la France, en désordre, en hâte ; l'ennemi les talonnait.

Oh ! quelles souffrances morales quand parvint la nouvelle de la capitulation d'Anvers et la retraite de l'armée !

— 369 —

Nous allions devenir la proie de l'ennemi et jusqu'à quand ? Nous avions foi en la victoire finale, mais quand sonnerait cette heure du bon Dieu ?

En se repliant vers la France, les officiers disaient aux populations affolées : « Restez, restez, ne quittez pas vos foyers, soyez calmes, nous vous délivrerons sous peu, ayez patience !... » Cette patience ne fit pas défaut, mais ce fut au prix de luttes morales parfois héroïques. Les Allemands usaient de tous les moyens pour semer le découragement dans les régions occupées. Toujours vainqueurs, toujours supérieurs en nombre, en artillerie, en ressources, etc., ils étaient certains de vaincre. « A Pariss ! — Par où ? » demandaient certains plaisants. Pariss est par ici, disaient les nôtres avec ironie, et en désignant aux teutons la marche à reculons. Les gamins surtout faisaient les patriotes et cela crânement.

« A Pariss ! » criait l'ennemi et les gamins de répondre : « A Berlin ! » Les chansons sur ce thème allaient se multipliant, les unes vraiment charmantes dans leur naïveté, d'autres injurieuses, toutes à l'adresse de l'occupant qui, ne comprenant pas la langue, prenait parfois la chanson pour un souhait de bienvenue et finissait par en siffler l'air au grand amusement des petits compositeurs. Mais n'anticipons pas.

Spontanément, nos âmes patriotes s'offrirent à Jésus pour recevoir les premiers coups de sa Justice et protéger par notre sacrifice cette Patrie d'autant plus aimée qu'on en est plus éloigné.

Les lettres, les dernières, hélas ! qui nous vinrent de nos familles, nous apprenaient la vaillance de nos frères vaillant au secours de la patrie en danger. Voici celle d'un frère mobilisé.

« MA GARNISON » « Finistère, le 7 août 1914.

« Ma Sœur bien-aimée,

« Ta vaillante petite Patrie fait en ce moment l'admiration de l'Europe civilisée. La France vole au secours des braves Belges. Les soldats français auront sans tarder le plaisir, le bonheur, de combattre à côté de leurs frères pour le Droit, pour la Liberté.

« Les larmes coulent en France, chère Sœur, larmes

— 370 —

de la séparation mêlées de résignation et d'espoir. Notre famille est sans doute attristée de mon départ. J'ai écrit, il y a six jours, ma lettre d'adieu. Je n'ai pas reçu leur réponse, car la mobilisation ne permet pas un service postal régulier.

« Cette nuit est pour moi la veille des armes : il est 10 heures du soir, et près de mon épouse chérie, accablée mais résignée, je t'écris mes adieux et peut-être *à bientôt*, car tout à l'heure, à *minuit*, je rentre à la caserne prendre le commandement de ma section, mon régiment ayant l'honneur d'être appelé à marcher à l'ennemi. Nous prenons le train à 2 heures du matin, 8 août, pour une destination inconnue que je crois être la Belgique, passant par Mézières-Liège. Aurai-je le bonheur de te rencontrer, Sœur chérie ? Je fais partie du 11^e Corps d'armée.

« Je n'ai donc pu faire mes adieux à nos parents que par lettre ; pour la dernière fois, j'ai vu Maria et Ninie à Gouesnou il y a deux mois et demi et maman à Lampaul. Nous devons nous trouver tous réunis à partir du 15 août. Je devais prendre une permission à ce moment. Notre Yvonne ne se trouve pas avec nous à Quimper où elle ne nous a pas accompagnés. Je ne l'ai pas vue depuis deux mois, aussi tu comprends combien mon cœur est attristé de partir sans pouvoir presser une dernière fois dans mes bras mon enfant chérie ; la mobilisation ayant requis les chemins de fer, il a été impossible de m'amener ma fille, mon petit ange adoré.

« O Dieu tout-puissant, je t'en supplie, ne la fais pas orpheline ! Per mets-moi de revenir vainqueur pour l'embrasser. Je ne crains pas les dangers de la guerre, cela est une gloire ! Je suis fier d'être parmi les favorisés, désignés par la Patrie pour entourer, les premiers, son drapeau menacé. Mais je désirerais revenir ; ma fille a besoin d'un protecteur ; n'ayant pas de fortune, mon bras lui est indispensable, ainsi qu'à mon épouse chérie !

« Je ne te demande pas tes prières, je sais que tu prieras pour ton frère en danger. Il y a deux jours j'ai eu le bonheur de faire la communion avec Marie ; ce matin, avant mon départ, et encore en compagnie de mon épouse bien-aimée, je me suis approché de nouveau de la Sainte Table, en uniforme, priant Dieu de bénir nos armées et de protéger mon foyer. Maintenant, je pars plein de courage,

— 371 —

puisque j'ai puisé la vraie force et si Dieu m'appelle à Lui, dans ces combats que nous allons livrer, sois assurée Sœur chérie, je saurai mourir comme notre bonne maman m'a appris à vivre.

« J'ai la consolation d'avoir dans ma petite troupe, comme sergent, un prêtre du Morbihan, cela était mon désir dès que je connus la possibilité d'une guerre, Dieu m'a exaucé.

« Marie ici, près de moi, met la main aux derniers préparatifs de mon modeste bagage et ce, avec les larmes plein les yeux et le cœur gonflé de sanglots : elle compte les minutes, car bientôt ce sera la séparation. Elle est dans l'impossibilité de t'écrire ; je t'adresse ses plus doux sentiments et le souhait qu'elle forme de notre rencontre à la frontière. Prie pour elle, sœurlette, pour mon Yvonne chérie, mon ange bien-aimé que je ne reverrai peut-être plus. Prie pour ton frère.

« Sœur bien-aimée, prie pour que le Très-Haut veille sur les miens et sur moi. Je prie Jésus de me permettre de te dire non pas « Adieu » mais seulement « Au revoir ».

En lisant les adieux de mon frère, je me sentis fière d'être française. — Oui, petit soldat de France, je te reconnais ! Toi qui m'es si cher, tu te multiplies dans tes frères et c'est avec ce courage, cette vaillance, cet esprit chrétien, que tous vous volez vers nos frontières menacées. Vous approchez ! Bientôt vous serez avec nous. Vous lutterez ; nous vous aiderons de nos prières ; si vous êtes blessés, nous vous soignerons ; si le Ciel vous demande le sacrifice de votre vie, nous serons là pour vous consoler, pour adoucir vos derniers moments ; sur nos visages, vous retrouverez les traits chéris de la famille absente ; nous écrirons à ceux que vous aimez votre bravoure, votre endurance, vos derniers adieux.

..

Mais il tardait à la Belgique de voir arriver ses frères d'armes. Nos villageois, en nous rencontrant, nous demandaient : « Et la France, quand viendra-t-elle à notre secours ? On dit les Français partout, on ne les rencontre nulle part, et l'ennemi avance chaque jour, sans combat,

— 372 —

presque sans résistance. Nous sommes trop peu pour tenir tête à une armée aussi formidable. »

— « Soyez sans inquiétude, braves gens, la France est là : comptez sur elle. Pendant qu'elle combat ici, ses petits enfants, ses vieillards prient afin d'attirer sur ses armes les divines bénédictions. Or, sa victoire sera celle de la vaillante Belgique, celle du Droit, de la Justice et de la Liberté. »

Que de fois, nos cœurs n'ont-ils pas souffert en entendant mal parler de la patrie bien-aimée ! Soyez dans la prospérité, chacun vous exalte, vous loue, vous admire ; soyez dans l'accablement, l'épreuve, la souffrance, les amis s'éloignent et les paroles de blâme osent seules sortir des lèvres. Il faut dire à la louange des Belges que, plus d'une fois, nos âmes ont tressailli en entendant parler de vrais amis de la France.

« La France est une trop belle nation pour qu'elle puisse sombrer !... On ne peut pas comprendre une Europe sans la France !... Non, la France ne peut être rayée du monde, elle est trop généreuse et trop vaillante pour cela !... »

Enfin la nouvelle arriva que les Français étaient à la frontière, mais en quel état !... Arrivés à la hâte, mal équipés, exténués après 80 kilomètres de marche forcée, et cela devant un ennemi frais et dispos, étonné de les rencontrer si tard et qui les attendait de pied ferme. Mon Dieu ! Comment combattre en de telles conditions ? Nos Sœurs de Bicharies virent nos soldats, sur l'une de leurs routes, navrés, n'ayant de fusil que tous les seconds. Ceux qui n'en avaient pas se demandaient ce qu'ils allaient faire en cas d'attaque. Oh ! la pauvre France, elle n'était certes pas prête, mais nous ne l'eussions pas crue dépourvue à ce point ! Elle envoyait donc nos braves, ses enfants, à une boucherie évidente et inévitable ! D'avance, tous ces héros, pour la plupart âgés d'une quarantaine d'années et pères de famille, étaient sacrifiés ! La mort les attendait, ils le savaient, mais ils feraient leur devoir et jusqu'au bout ! Pendant que leur sang se répandrait, la France se préparerait, d'autres, plus jeunes, arriveraient et la Patrie serait sauvée !... Oh ! les braves !... Que nous étions fières d'appartenir à leur race !...

Cependant les Allemands, maîtres d'une grande partie

— 373 —

de la Belgique, s'imposaient en vainqueurs, mais en vainqueurs sauvages et inhumains. Tous tremblaient. On entendait raconter leurs actes de barbarie commis à Liège, Louvain et les environs. Terrorisés, gens et bêtes fuyaient à leur approche ; prévenant leur arrivée, tous quittaient le village aimé, au risque de recevoir une pluie de balles qui, dans la fuite, couchaient à tout moment quelques victimes de plus. Les habitants fuyaient à pied, l'ennemi accourait à cheval. On n'osait se retourner et quand, à force de courir, l'on était parvenu à un village non infesté encore par la présence de l'armée prussienne, on se comptait avec inquiétude ; plus d'un manquait à l'appel.

Telle cette jeune fille qui, obligée de quitter, avec ses parents, le village natal anéanti dans les flammes, tomba percée d'une balle à quelques pas de sa demeure. Le soir seulement, le père s'aperçut de l'absence de son enfant. Au risque de mourir en chemin, il retourne sur ses pas ; morte ou vive, il veut retrouver la chère absente. Il la retrouva, mais sans vie, à une petite distance de chez lui. La malheureuse, atteinte mortellement, avait essayé de se traîner vers sa demeure. Le pauvre père inconsolable releva le corps sans vie, l'enveloppa lui-même avec des sacs échappés à la fureur du feu et la confia à la terre qu'il bénit par sa foi de chrétien et par ses larmes de père. Il ne voulait pas permettre à l'ennemi de toucher le corps de cette enfant tant aimée !

Ils seraient nombreux les traits de tous genres qui flétriront à jamais la barbarie de ce peuple qui se posait comme le plus civilisé parmi les nations. Pendant l'occupation allemande, une brochure a paru, *la Belgique martyre*, et qui a relaté les principaux exploits de ce peuple féroce.

Les enfants n'étaient pas à l'abri de la férocité teutonne. De pauvres petits furent mutilés, pendus aux arbres et pourquoi ? Pour un caprice ! Tel garçonnet portant au héraut le ruban avec ces mots « La France », sans doute un petit Français venu en Belgique pour y passer ses vacances comme notre petite Yvonne. Pauvre enfant, il était loin de penser que sur sa coiffure se lisait une injure pour l'Allemagne. Le cher innocent fut pendu. Un autre enfant, jouant avec son petit fusil de bois, est passé par les armes. On trouva dans la selle d'un officier teuton, dont le cheval égaré fut arrêté par un civil, une petite main d'enfant.

— 374 —

Toutes ces nouvelles semaient la terreur dans nos paisibles populations. Quelle était donc cette race sans pitié qui promenait partout, avec la terreur de ses armes, la cruauté de ses actes ?

Pour mieux terroriser le peuple belge, Guillaume II avait lancé en tête de ses troupes tout le contenu des prisons allemandes ; ces sujets de choix, reconnaissables aux décorations de leur uniforme ; une tête de mort avec, au-dessous, deux os croisés, s'appelaient les « Hussards de la Mort ». Tuer pour eux était un jeu.

Arriva la journée du 24 août, triste entre toutes et que nous n'oublierons jamais ! L'ennemi était à Tournai. Défense formelle avait été faite aux civils, par les bourgmestres, de contrarier les soldats du Kaiser, en quoi que ce soit ; les menaces les plus sévères étaient faites contre quiconque oserait s'opposer aux volontés des nouveaux occupants. La fameuse proclamation de Von Bissing, publiée à Bruxelles, avait été communiquée à toutes les régions envahies. Nos braves patrouilleurs, mornes et tristes, avaient dû rentrer à leurs foyers, alors que l'ennemi arrivait à eux. Que pouvait le petit David contre un tel Goliath ? L'heure de la Providence n'avait pas encore sonné !

Dès le matin de ce jour, grand émoi dans la rue. Les femmes affolées sortent de leurs demeures, appellent leurs enfants, ferment leurs volets et toute la famille se cache dans la place la plus sûre de la maison. Une dame sonne au couvent et d'une voix rendue tremblante par la frayeur :

« Ma Sœur, vite, vite, sauvez-vous, les Allemands arrivent dans la rue ! » Elle n'eut que le temps de traverser la rue, des cavaliers arrivaient au galop. Chose surprenante, quand la population a été la plus effrayée, nous avons senti grandir notre calme, notre courage, notre confiance.

« — Braves gens, n'ayez pas peur, ce sont des amis, des Français ; regardez leur uniforme. » C'étaient des hussards à la veste bleu ciel avec les cordons blancs. Nous n'eûmes que le temps de les saluer au passage.

L'après-midi, la tragédie se continuait. Mêmes précautions que le matin pour assurer la sécurité des familles.

« Ma Sœur, cette fois, la chose est certaine. L'ennemi maître de Tournai, vient prendre possession de ce côté de la ville. Déjà les principaux notables de la cité ont été enlevés comme otages et dirigés, croit-on, vers Ath ou Bru-

— 375 —

xelles. Notre vénérable Evêque, qui ne montait pas assez vite dans l'auto préparée pour son enlèvement, y a été poussé à coups de crosse de fusil. Les Allemands se sont montrés d'une arrogance et d'une brutalité sans nom vis à vis de leurs prisonniers. Plusieurs prêtres ont été arrêtés par eux et menacés de mort. Ils prennent tous les hommes qu'ils rencontrent et les font passer devant eux pour prendre possession des villages conquis. »

La panique était générale. Sur toutes les voies à la fois, un défilé sans fin. Les hommes fuyaient l'approche du vainqueur, fuyaient toujours, courant, qui en vélo, — oh ! très peu ! — ils n'avaient pas le temps de gonfler leur machine, qui en souliers, d'autres en sabots, plusieurs pieds nus, leurs chaussures à la main ; ils n'osaient s'arrêter ni se retourner, croyant réellement entendre le galop des chevaux teutons. Les fuyards, en passant dans les villages voisins, y semaient l'épouvante pour la porter jusqu'au terme de leur course.

Les Allemands, maîtres de Tournai, avaient voulu s'y poser en vainqueurs absolus : parcourant les rues de la cité, ils avaient obligé à les précéder, et à l'allure précipitée de leur monture, tous les hommes qu'ils rencontraient sur leur passage. M. l'aumônier de l'hôpital civil, habitant la propriété des anciens prêtres, se rendait à son domicile lorsque, apercevant la fuite de ses concitoyens, il réussit à se dissimuler à un angle de rue. Découvert par l'œil perspicace d'un Allemand, il dut se mêler au groupe toujours grossissant et courir, le pauvre vénérable, au gré du galop de l'ennemi. Si l'un ou l'autre, exténué, voulait prendre un chemin de côté, la baïonnette, ou une balle dans le dos venait lui rappeler qu'il était esclave et de quel maître ! La course s'effectua sur un parcours d'environ quatre kilomètres, mais l'élan était donné et les pauvres gens, fous de peur, fuyaient toujours vers la France où ils croyaient trouver repos et sécurité.

Nous essayâmes de calmer les pauvres fugitifs : « Qu'avez-vous, mes amis ?... Où allez-vous ?... De grâce, arrêtez-vous !... » — « Oh non, ma Sœur ! » — « Mais jusqu'où irez-vous ? » — « Nous ne le savons pas. L'ennemi nous poursuit, à cheval. Si nous nous laissons prendre, nous sommes perdus ; nous allons en France ; là peut-être, nous réussirons à nous sauver derrière nos troupes. » Tout cela

— 376 —

était dit en courant, les uns achevaient la phrase par d'autres commencée. En moins d'une demi-heure, le village ne comptait plus que des vieillards, des femmes et des enfants. Quelques hommes s'étaient cachés dans leurs pépinières, d'autres dans leurs fours, certains avaient réussi à se dissimuler dans des meules de foin, voulant, de leurs cachettes, veiller sur leurs familles menacées.

M. le Curé, consulté par plusieurs de ses paroissiens sur ce qu'il fallait faire, disait à tous : « Je ne bouge pas ; mon devoir est de rester au poste. Pour vous, voyez ce que vous avez à faire. »

Quand les derniers fugitifs eurent disparu, M. le Curé vint à nous. Et nous voyant si calmes au milieu de l'affolement général : « Je suis heureux de vous trouver en de telles dispositions, priez, soyez prudentes, mais ne vous effrayez pas. S'il arrive quoi que ce soit, faites-moi prévenir, je suis là. Remontez les personnes inquiètes qui viendront à vous, consolez-les. Les esprits surexcités augmentent encore le danger assez grave par lui-même. »

La bataille de Tournai.

Elle fut meurtrière pour les nôtres, particulièrement au faubourg Morelle dit « du Sacré-Cœur ». Nos pauvres patriotes n'étaient pas armés pour un pareil choc. Un petit caporal, qui avait un des ponts de la ville à défendre, fut admirable de bravoure. Il avait vingt cartouches, il abattit vingt Allemands. Au dernier coup, il laisse tomber ses bras, fiévreux de ne pouvoir continuer le tir, mais il ne quitte pas son poste ; il y attend la mort et l'y trouve sans tarder. — Brave petit Français ! — On t'a vu, tu as été applaudi, admiré et pleuré ! Mais Dieu t'a vu aussi et là-haut, nous aimons à le penser, tu jouis désormais de la récompense réservée aux héros.

L'ennemi était maître de Tournai. Il en prenait possession. Les jours suivants, il s'emparait de toute la région : Sabre au clair, ou plutôt une lance si longue que sa vue seule faisait frémir, de l'autre main, le revolver chargé, braqué sur les côtés de la route. Pour les premiers Allemands que nous voyions, ils avaient bien réussi à effrayer la population. Après la prise de possession de notre contrée, nous ne vîmes plus l'ennemi pendant quelques semai-

— 377 —

nes. Où s'était-il retiré ? Plus de journaux, et ceux qui osaient paraître encore étaient tellement censurés qu'on préférât ne pas les lire. Arriva le 24 octobre 1914.

Le matin, en sortant de la messe, grande est notre surprise, en voyant apparaître sur la place des cavaliers français. Des Français ? Est-ce possible ? N'est-ce pas plutôt une ruse de l'ennemi déguisé pour constater l'effet produit par cette vue, dans notre région déjà conquise ? Oui ! Ce sont bien les nôtres, ce sont des enfants de France. Une avant-garde. Les cavaliers stationnent à une faible distance l'un de l'autre. Les derniers galopent dans la rue, pour aller à l'avant explorer les villages d'alentour. Nous les abordons, nous les saluons. « O mes Sœurs ! que nous sommes heureux de vous voir ! Vous êtes françaises, n'est-ce pas ? Avez-vous eu à vous plaindre des Allemands ? Dites-le nous ; ah ! c'est fini pour eux ici ; ils n'y reviendront plus ! Nous les aurons. — Allons, mes enfants, en avant ! dit le chef, nous ne pouvons nous arrêter.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Peut-on vous venir en aide ?

— Ma Sœur, rien ne nous manque, et puis nous sommes si bien reçus partout ! » Pendant ce temps les femmes accouraient et distribuaient du café, du pain, de la viande : « — C'est trop, vraiment trop, mesdames, merci, merci ! »

Un petit turco, arrêté à la porte de notre couvent, nous salua d'un air joyeux :

« Nous cantonnons à une heure d'ici, ma Sœur ; ce matin, le capitaine nous a dit : Allez, mes enfants ! et apportez-moi un casque d'Allemand. Non seulement le casque, mon capitaine, mais aussi la tête, et c'est vous qui aurez l'honneur de la découvrir. »

La petite Yvonne, qui n'avait pu retourner à Lannion par suite de la brusque déclaration de guerre et qui avait fait provision de chocolat pour le retour : « Tante, dit-elle, je vais distribuer mon chocolat aux soldats français. » Eh ! la généreuse enfant donna tout son chocolat. Tout à coup, apparaissent dans la rue des noirs vêtus du blanc burnous et montés sur des chevaux si petits, si légers : ce sont des gommiers.

« — A ceux-là, dit Yvonne, je donnerais bien aussi du chocolat, mais j'en ai peur ! — Viens, dis-je, à deux, nous serons braves. » Les noirs étendirent la main ; chacun dé-

— 378 —

sirait du chocolat. Nous ne comprimes pas leur langage, mais nous vîmes, non sans frissonner, briller un cimenterre et un poignard habilement dissimulés sous l'ample vêtement.

L'après-midi, nous entendîmes le galop d'un cheval arrivant à toute vitesse : « — Ma Sœur, dit le cavalier, nous avons capturé trois Allemands ; l'un d'eux est blessé ; dans quelques minutes, il est ici. Si vous le jugez bon, préparez ce qu'il faut pour un premier pansement, une blessure au cou, mais, c'est un Allemand !... » N'importe, il est blessé ; il est malheureux, il souffre ; cela suffit. En hâte, nous préparons linges, pansement et attendons l'arrivée du cortège. Le voilà...

« — Excusez de vous avoir dérangées mal à propos, mes Sœurs, nous ne nous arrêtons pas ; notre blessé est trop méchant, nous l'emmenons plus loin. »

En effet, le prisonnier blessé, qu'un de nos soldats avait placé sur son propre cheval et qu'il tenait pour le faire garder l'équilibre, trouvait encore la force de relever la tête pour insulter celui des nôtres qui voulait le soulager. Les deux autres prisonniers suivaient à pied ; ils sifflaient et narguaient leurs vainqueurs. Arrivé au lazaret, le blessé voulut mordre la main de celui qui l'aidait à descendre de sa monture. Conduit à Tournai, il y mourut quelques jours après. A la religieuse qui le soignait, il dit avec rage : « Je suis bien soigné, rien ne me manque ; mais si j'en reviens, mon premier coup de revolver sera pour vous ! » Ne commentons pas.

Hélas ! nous ne conservâmes pas longtemps nos chers soldats. Ils avaient été envoyés là, disait-on, pour amuser l'ennemi qui croyait trouver des troupes nombreuses derrière cette poignée de braves. Pendant ce temps, la France préparait ses retranchements là, où depuis, elle tint si longtemps en respect les forces germaniques.

Le joug allemand.

Les Allemands revinrent prendre possession du terrain et cette fois nous commençâmes à connaître le régime de la « Terreur ». Ce furent d'abord les réquisitions des céréales et du fourrage, puis les perquisitions. Oh ! ces visites domiciliaires où l'on était toujours en défaut ! On ne cédait à l'ennemi que tout juste ce qu'on ne pouvait lui re-

— 379 —

fuser. Il fallut bientôt livrer les cuivres, étains, fers, saes, cordes, ficelles, bouchons, bouteilles, lait, beurre, fromage, œufs, pommes de terre, chevaux, vaches, moutons, chèvres, etc., etc.

A chaque réquisition de bétail, les gris avaient fort à faire pour emmener les pauvres bêtes. On eût dit qu'elles étaient douées d'intelligence ; elles ne voulaient absolument pas suivre leurs nouveaux maîtres ; elles se laissaient traîner, retournaient en arrière, se jetaient dans les fossés. Les coups de bâton pleuraient, elles y paraissaient insensibles. Devant tant de difficultés, les kommandanturs décidèrent que chaque propriétaire conduirait lui-même son bétail à la gare indiquée ; chaque bête devait être munie d'une bonne corde, car, au début, les fermiers livraient à l'ennemi des liens douteux afin d'augmenter les difficultés du voyage. Les soldats devaient courir après les bêtes qui leur échappaient ; tandis qu'ils couraient après les unes, d'autres s'enfuyaient, et, comme bien on pense, pas un civil ne se serait avisé de prêter main forte aux ravisseurs.

Considérant la Belgique comme pays conquis, les Allemands firent appel aux volontaires, pour des travaux à effectuer sur le front, le long des chemins de fer, etc. Travailler contre les siens ? Jamais !... Tel fut le cri unanime du pays. Force fut à l'ennemi de s'imposer. Il demanda aux communes les listes des « sans travail »... refus catégorique des bourgmestres... Les kommandanturs appelèrent les hommes d'après les listes de contrôle. Parmi les sujets appelés, se trouvèrent des infirmes, des idiots, des vieillards... des docteurs, des avocats... d'où naturellement réclamations sur réclamations. Les employés des kommandanturs étaient toujours maussades, difficiles, menaçants ; rien d'étonnant à cela ; tout en ayant l'air de se soumettre à la force qu'ils représentaient, chacun faisait son possible pour embrouiller les choses et rendre l'administration du pays de plus en plus épineuse. Les cultivateurs réussirent à se faire rayser des listes de contrôle ; bref, après mille et mille difficultés de la part des habitants, les kommandanturs durent se contenter d'un petit nombre d'ouvriers de chaque village. Arrivés au lieu fixé pour la besogne, les ouvriers refusaient de commencer le travail. Parfois, on attendait un jour ou deux pour ne pas se heurter à leur entêtement ; mais, le plus souvent, les Allemands prenaient dès le début

— 380 —

les grands moyens. • Travaillez, disaient-ils. — « Travailler contre nos soldats ? Jamais ! » — « Nous saurons bien vous y forcer. » — « Tuez-nous, nous ne bougeons pas. » Coups de bâtons, coups de crosses de fusil, diète prolongée, rien n'était épargné pour vaincre la résistance de ces patriotes. Enfin, à force de mauvais traitements, les pauvres ouvriers devaient se résoudre à prendre la bêche et la pioche. Plusieurs fois, ils virent des camarades succomber par les privations, d'autres, frappés par les balles ; il ne fait pas beau regimber contre la férocité allemande. Un père de famille qui avait deux fils à l'armée est mort pour avoir refusé catégoriquement de creuser des tranchées pour l'ennemi. Il ne pouvait, disait-il, tendre des pièges à ses enfants bien-aimés.

Après les hommes, vint le tour des femmes. Cet enlèvement des jeunes filles et des jeunes femmes souleva dans tout le pays une nouvelle indignation et une haine rageuse. Où vouldaient donc en venir ces barbares ? Il leur fallait du bois. Les arbres furent saisis. Les hommes abattaient les arbres, les femmes avaient pour lot de faire des fagots avec les branches que l'ennemi ne pouvait utiliser. Les Allemands n'eurent égard ni à l'âge, ni à la santé, ni au rang social. L'on vit des enfants de quinze ans, des dames, des demoiselles de bonne famille, se rendre au bois en toilette, portant bottines, n'ayant jamais porté sabots et se demandant par où prendre le travail si brutalement imposé. Peu importait à cette race féroce qu'il fit beau ou qu'il plût ; elle jouissait d'asservir ce peuple héroïque et sa barbarie n'épargnait pas même le sexe que tout pays civilisé sait respecter.

Une mère nous dit un jour : « Je n'ai pas oublié ma bible ; je connais le sacrifice d'Abraham. Eh bien, si ces Allemands viennent m'enlever mes filles, je les tue ; je préfère les voir mortes à mes pieds que de les livrer à ces brutes. » Quand la première liste arriva dans la commune, ce fut une explosion de larmes ! On eût dit que la paroisse n'était formée que d'une seule famille. Les gendarmes étaient là pour forcer les récalcitrants à aller au travail. Nous eûmes la consolation de voir le sérieux et la vertu de nos jeunes filles. Elles se groupèrent pour être en force et se faire respecter, se tinrent à distance des hommes qui travaillaient à une faible distance et qui, pendant les deux

— 381 —

heures de repos, cherchaient à se rapprocher de leurs groupes. Plusieurs d'entre elles disaient le chapelet durant ces dangereux moments, d'autres faisaient la lecture spirituelle, ce qui amenait les boches à dire, et du reste ce fut là le jugement de tous ceux qui ont séjourné à Lesdain ou dans les environs :

— « *Mesdemoiselles Lesdain nix bonn, nix bonn pour soldats, toujours cathédrale !* » Ce témoignage venait de telles bouches, fait honneur à notre belle jeunesse ; mais elle a tant prié et tant communiqué durant toute la guerre ! Plusieurs familles étaient représentées, chaque jour, au saint Sacrifice, et les jeunes filles tenaient à honneur de remplir ce beau rôle. Un jour, l'une d'elles passe devant un groupe d'allemands qui, en l'apercevant, se moquent d'elle, rient et veulent attirer son attention. Apercevant son livre d'heures, ils devinèrent qu'elle se rendait à l'église : « *Mademoiselle, cathédrale ?* » La jeune fille ne répond pas. Alors simulant une personne qui égrène le chapelet : « *Mademoiselle dire cathédrale : « All le magne capout !... All le magne capout !... All le magne capout !* » — « *Tout juste, Monsieur, vous l'avez deviné, c'est pour cela que je vais à la cathédrale !...* »

Les hommes appelés par contrainte à travailler au front étaient bien dignes de pitié. Ils étaient au danger tout comme leurs frères d'armes, mais avec cette différence qu'eux travaillaient contre leur pays ; aussi faisaient-ils le moins de besogne possible. Mal logés, mal nourris, ils ne pouvaient trouver dans ces parages ruinés rien qui pût soutenir leurs forces déjà affaiblies par les privations. Dans les familles, on prélevait sur les denrées fournies par le ravitaillement pour les mettre au moins à l'abri d'une trop grande misère. On essayait bien de leur faire parvenir de l'argent, mais la chose était compliquée. Un jour, un enfant de dix ans environ se met en tête qu'il doit à tout prix retrouver son frère prisonnier civil au front. Où l'aller trouver ? Comment ? L'enfant qui, à raison de son âge, n'était pas soumis au contrôle et pour cette raison n'avait pas besoin de carte d'identité, se met en route armé de sa toupie. Pour ne pas éveiller les soupçons, il n'avait pas quitté ses habits de tous les jours. Feignant d'être un gamin du village par où il passait, il prenait sa toupie et la lançait à chaque fois qu'il rencontrait gendarmes ou policemen.

— 382 —

De temps à autre, il demandait la direction qu'avait prise la dernière colonne de civils enlevés. Il parvint ainsi au but, non sans peine, en jouant à la toupie sans se lasser du jeu. Un soir, il frappe à la porte d'un presbytère, il était fatigué. Se voyant en lieu sûr, il raconta au bon curé son innocent stratagème. Le prêtre le félicita : — « *Si tu recommences le voyage, viens encore me voir, dit-il.* » Le brave enfant, sans s'en douter, était déjà un héros. Dans ses petites poches, il avait caché les sommes d'argent que de malheureux parents voulaient donner à leurs fils. L'argent fut bien remis ; les pauvres captifs eurent des nouvelles du pays, remercièrent le brave enfant qui tout en continuant son jeu, revint gaie ment au foyer paternel.

Quand ces ouvriers civils purent venir en congé dans leurs familles, ils racontèrent de bien tristes choses. Leur travail les appelait sur des terrains abandonnés par les alliés. Ils y trouvaient des cadavres en putréfaction laissés là par les allemands et qu'eux, par charité, enterraient quand la chose leur était permise. Les civils, pour trouver de l'eau potable, devaient parfois faire une heure, deux heures de marche après leur travail. Quand, pressés par le froid et le besoin, ces ouvriers civils voulaient enlever aux cadavres leurs chaussures ou leurs bottes, plus d'une fois, ils virent le pied, et même la jambe céder à leurs efforts. Ils en pleuraient, eux, mais rien n'attendrissait les barbares teutons.

Les allemands, pendant les premiers mois de guerre, n'avaient d'égard pour personne. Les prêtres surtout étaient l'objet de leurs vexations. — « *Il n'y a personne de plus correct envers nous que les prêtres et les religieux, disaient-ils, mais ce sont nos pires ennemis !* » En effet, c'est grâce au clergé que la population a été courageuse jusqu'au bout. La tristesse, le désespoir guettaient même les plus fortes volontés : vivre avec l'ennemi, supporter ses caprices, le laisser maître des biens et des personnes sans avoir le droit de protester ; abandonner sa maison, quand il plaisait au nouvel occupant de l'habiter lui-même ; être privé de tout, de pain, de vêtements, de lumière, de feu ; puis avec cela les amendes, la prison, parfois la déportation ; aucune nouvelle de la Patrie représentée là-bas par ce petit coin des Flandres qu'occupaient nos chers soldats ; dans les malades, pas de soulagement, c'eût été du luxe puni par le vainqueur du moment, et cela pendant plus de quatre an-

— 383 —

nées ! Que fût devenu le pauvre peuple s'il n'avait été soutenu par ces Anges qui représentent ici-bas Celui dont la Providence veille sur l'opprimé ?

Aussi l'oppresser en voulait-il aux ministres du Seigneur. Un dimanche, à la grand'messe, une église de village se trouvait comble pour le Saint Sacrifice. Au prône, le prêtre monte en chaire. Des soldats arrivent et, faisant descendre le bon curé, le placent au milieu du chœur. Ils prennent également le bourgmestre, le mettent au dos du pasteur, puis, se plaçant devant les deux victimes, ils les transpercent de leurs sabres ; puis, contents de leur crime, se tournent vers l'assistance : — « Voilà, dit l'un des exécuteurs, comment nous traitons votre sale curé et votre c... de bourgmestre, et voilà le sort qui vous attend si vous ne vous soumettez pas à notre domination. » La foule, épouvantée, s'enfuit éperdue, criant, pleurant, voulant échapper à la tyrannie. N'était-elle pas captive ?

Un prêtre allemand demande au curé d'une paroisse de lui permettre de célébrer la messe dans son église, pour son petit noyau catholique. A la fin de l'office divin, surprise du curé : sa douillette et le calice avaient disparu. Il se rend au logement de l'aumônier militaire et lui présente ses réclamations, et l'allemand du ton le plus convaincu : « Hier, c'était à vous, dit-il, aujourd'hui, c'est à moi, c'est la guerre ! » Singulière mentalité ! D'après cela, on peut juger de ce que farent les soldats.

Notre bon curé fut lui aussi victime de la rapacité allemande. Des soldats se présentent un jour à la cure. Le maire était absent ; seule, une vieille servante gardait le logis. Ces messieurs sonnent. La domestique entr'ouvre la porte ; effrayée à leur vue, elle leur dit : « Monsieur le curé est absent, il rentrera sans tarder, si vous voulez bien attendre ! » La bonne vieille referme la porte et court de toute la vitesse que lui permet son âge, fermer à clef les portes laissées ouvertes. Elle pressentait un malheur. Elle revient à la porte du jardinet qui sépare le presbytère de la rue et qu'aperçoit-elle ? Les soldats escaladant le mur près de la porte.

En un instant ils sont près d'elle.

Rassemblant tout son sang-froid : « Monsieur le curé n'est pas ici, dit-elle. — Est-ce ainsi qu'on traite l'autorité allemande ?... Donnez-nous la clef de la cave ; nous voulons du vin. »

— « Je n'ai pas la clef de la cave, et je ne suis pas la mai-

— 384 —

trisse ici, je ne puis rien vous donner. » La pauvre femme eut beau parlementer, elle ne réussit pas à éloigner cette soldatesque avide de vin.

Dès le début de l'affaire, des personnes charitables étaient allées avertir le sacristain. Celui-ci parvint à entrer dans le presbytère par une porte dérobée. Il arriva juste à temps pour rassurer de sa présence la domestique épouvantée. Il fit semblant de travailler, car, si les soldats se fussent aperçus de sa ruse, il aurait payé son audace. Pendant ce temps, une des filles du clerc courait à toutes jambes au village voisin avertir M. le curé qui avait dû s'y rendre pour affaires. Le prêtre arriva, s'efforça vainement de calmer ces forcenés qui, lassés d'attendre, voulaient enfoncer la porte de la cave à coups de crosse de fusil. Toute la nuit, on fit fête. Pour les officiers surtout, ce fut une orgie sans nom. Certains d'entre eux s'oublièrent à tel point qu'ils roulèrent dans les fossés en se rendant à leur logement, au petit jour. Cette ivresse fut suivie d'accidents que l'on ne voudrait pas décrire. Les ordonnances eux-mêmes, moins ivres que leurs chefs, regrettaient d'avoir à remplir leurs fonctions auprès d'être si méprisables. Contentement général, on le devine, quand les troupes reposées retournaient au front. A chacun de ces départs, l'un ou l'autre revenait les jours suivants, avec un camion, pour reprendre les armes ou vêtements oubliés par la colonne. On interrogeait l'arrivant : — « *Nitz bonn*, disait-il, *beaucoup blessés, beaucoup tués*. » Oui, disions-nous, les allemands tombent nombreux, sur le champ de bataille, mais les nôtres, que deviennent-ils ? Qui nous le dira ? Oh ! quelles souffrances pour le cœur, quelles angoisses d'âme pendant ces cinquante-et-un mois ! Que devenaient nos frères au front ? Et nos chers parents ? Et nos bien-aimées Mères ? Et notre chère Congrégation ? C'était pour nous comme une mort anticipée. Mais, toutes ces souffrances, nous les acceptions pour le salut de cette France tant aimée ! Dieu et la Patrie demandaient de grands sacrifices : nous les avons acceptés et maintenant que nous connaissons les deuils, les chagrins, et toute l'étendue de nos pertes, malgré les larmes qui coulent, nous disons au Père qui a mis dans le sang de nos héros le prix de la victoire : *Fiat, fiat !* ô mon Dieu, vous êtes le Maître.

Il arrivait parfois que, dans les troupes qui ici venaient se reposer, il se trouvait quelques Alsaciens vraiment nos

— 385 —

frères par le cœur. Voyant le mépris, ou tout au moins la défiance avec laquelle l'habitant tolérait la présence de l'ennemi dans sa maison, les Alsaciens, dans l'intimité du coin du feu, osaient dire leurs sentiments de fidélité à la vieille France. L'un d'eux, qui séjourna plusieurs mois consécutifs, comme chef de culture, dans une maison voisine du couvent, était l'un de ces fidèles à la patrie de leurs pères : Je suis Français de cœur et d'âme, dit-il un jour à ses hôtes, et jamais une balle de ma main ne sera lancée sur l'armée dont mon uniforme me rend l'ennemi. Mes frères ont réussi à entrer en France dès la déclaration de guerre, ils sont soldats français, seul, j'ai eu le malheur de me trouver trop loin de ma famille, lors de la fatale nouvelle. Dès qu'il me sera possible d'entrer dans les rangs de mes frères, si un jour vous me revoyez, ce ne sera plus le gris, mais le pantalon rouge que vous me verrez porter. Vous doutez, peut-être, de mes paroles, et bien, sachez qu'actuellement, l'une de mes sœurs est en prison pour être demeurée fidèle à la France. Elle est malade, d'une de ces maladies de langueur qui ne pardonnent pas ; dernièrement, elle écrivait à une amie : « Mes forces diminuent de plus en plus, et pourtant, je garde l'espoir de mourir française et de reposer en terre de France. » La lettre a été interceptée et ma pauvre sœur enlevée et incarcérée. Elle ne pourra soutenir les privations de la détention. » Et le pauvre soldat pleurait. Pris de pitié, le maître de céans le régala d'une bonne tasse de café, douceur qui devait se renouveler chaque jour dans la suite, mais seulement quand les membres de la famille pouvaient être seuls avec ce militaire qui n'avait du boche que l'habit.

Pendant ce temps, nous vivions silencieusement dans notre cher couvent. Quand un soldat venait pour placer de la troupe dans la commune, nous tremblions et redoublions de prières. « Mon Dieu, éloignez-les, préservez-nous ! » Toute une collection de médailles avait été placée dans la boîte aux lettres depuis longtemps en deuil du service. Les saints représentés sur ces médailles avaient pour mission de monter la garde à notre porte et de dire à quiconque voudrait prendre possession de notre « home » : On ne passe pas ! Or, la consigne fut bien gardée, car, durant toutes les

— 386 —

hostilités, nous ne logeâmes l'ennemi que les deux dernières nuits qu'il passa dans la région ; c'était le recul, les troupes poursuivies à outrance par les alliés ne parvenaient pas à débarrasser le terrain assez vite et force nous fut de loger quarante hommes dans nos classes et un officier au parloir.

Par le fait même que les Allemands respectaient notre couvent, nos classes n'eurent pas à souffrir de leur présence dans le village. Pendant leur séjour parmi nous, le chant favori de mes petits élèves était cette marche patriotique que j'aimais à chanter quand j'étais enfant :

La victoire, la victoire suit nos pas,
Dieu soutient, Dieu soutient nos soldats!

Quand les troupes défilaient dans la rue, nous leur jetions ce refrain à tue-tête. Ils sont patriotes, mes petits élèves. Je développais en eux cet amour de la Patrie, je leur démontrais de mon mieux l'injustice de l'ennemi qui, profitant de sa force, avait méconnu les droits de la Belgique et avait forcé les papas à quitter la famille pour aller défendre la patrie. Je les invitais à n'avoir rien de commun avec les soldats qui logeaient chez eux. Les soldats que la vue des enfants rendait plus humains (ils n'en étaient plus à leur férocité des premiers mois), aimaient à les prendre sur leurs genoux ou dans leurs bras et les y attiraient au moyen de friandises. Les enfants belges ne connaissaient plus les douceurs dont le jeune âge est comblé. Plusieurs d'entre eux recevaient un bonbon ou un morceau de chocolat, le tournait en tout sens, se demandant ce que cela pouvait bien être. Je leur disais en classe de ne rien accepter de la part des Allemands, parce que... Lorsque j'entamais cette question, les aînés trouvaient bien à achever la *parce que*, aussi des parents m'avertirent que les chers petits obéissaient fidèlement et lorsqu'ils étaient en groupe et que l'un d'eux invita à approcher, succombait à la tentation, les autres disaient : « Non, non, ma Sœur l'a défendu. »

Un jour, une petite fille de cinq ans se présente pour une commission au logement du capitaine. Il aimait les enfants : appelant celle-ci, il lui tend une pierre de sucre : « Tiens, lui dit-il, prends. » — Non, fit l'enfant, je n'en veux pas. — « Mais, c'est du sucre, ma petite, prends-le. — « Non, merci, Monsieur. » L'officier s'approche et lui met le sucre

— 387 —

dans la main. L'enfant sort, sa commission achevée, et ne se croyant pas regardée, jette le sucre dans la cour. L'allemand l'a vue, la rappelle et d'un ton raide lui dit : « Va le reprendre. — Je n'en veux pas, Monsieur. » — « Va le reprendre, te dis-je. » Le geste joint à la parole impérative effraie l'enfant. D'un pas lent, elle se dirige vers l'objet en question, part d'une allure précipitée et quand elle fut dans la rue : « Tiens, voilà ton sucre, dit-elle, en le jetant dans le jardin ; je ne veux pas de sucre allemand, et une autre fois, s'il veut m'en donner encore, je ne le jetterai plus dans la cour, mais dans le réservoir à purin. » Le lendemain, la petite toute joyeuse me faisait part de ses exploits et toute la classe d'applaudir à sa bravoure.

Ils faisaient autre chose que de mépriser les friandises de l'ennemi. Ils priaient, les chers enfants, et ils se mortifiaient. L'an dernier, pour la fête de notre bonne Supérieure, je pris la patience de noter par demi-jour les sacrifices offerts pendant la neuvaine préparatoire à la saint Jean. Chacun devait me dire ses sacrifices ; cela servait, en la circonstance, de leçon de langage. La gerbe spirituelle de ces chers anges dépassa le nombre de 1.000. « Est-ce que les petits allemands prient le bon Dieu aussi, demandaient-ils ? — Sans doute, mes enfants. — Je sais bien, moi, comment le bon Dieu va faire, s'écria tout à coup l'un des élèves, c'est celui qui priera le mieux, que le bon Jésus écouterait. » Toute la classe d'approuver et de dire : « Ce sera nous que Jésus écouterait. » Ils ont dit vrai, les chers petits. Oh ! que c'est beau de les voir en prière !

Un jour, un allemand entre dans ma classe, l'inspecteur et voulant prendre la main d'une petite fille, celle-ci se met à pleurer. « Dis-moi bonjour », dit le soldat. Non, répond l'enfant en se cachant derrière moi comme pour y trouver protection et l'allemand de me regarder d'un air sévère : « Je ne suis pas méchant, pourquoi cette petite a-t-elle si peur ? » J'en étais quelque peu gênée : « Monsieur, dis-je, n'y faites pas attention, l'enfant est si jeune, et, vous savez, l'uniforme militaire effraie les enfants. » Mon homme se retira ; j'appris ensuite que c'était un instituteur qui aimait à visiter les écoles par où il passait.

Les allemands étaient mécontents de voir les écoles fonctionner en Belgique et logeaient volontiers leurs soldats dans les locaux scolaires afin d'y suspendre les cours. « En

— 388 —

Allemagne, on ne fait plus l'école, pourquoi la ferait-on en Belgique ? » Voyant la ténacité des maîtres belges, les commandants refusèrent le charbon pour les écoles pendant la froide saison. Les délinquants étaient bien punis et les perquisitions à ce sujet étaient nombreuses et fréquentes.

Celle qui nous effraya le plus eut lieu il y a deux ans environ. La visite était générale. Toutes les maisons y passèrent. Ma Mère se trouvait justement absente ce jour-là. Elle s'était rendue près d'une Sœur malade des environs, voyant que tout était calme ce matin-là. Dès huit heures, des gendarmes et des policemen sont à tous les bouts de rues. Ils fonctionnent. Que faire ? Déjà les premiers rumeurs nous arrivent : « laine confisquée, vélos trouvés, denrées prohibées entervées, argent volé, etc., etc., etc. » Vite nous allons à l'armoire de ma Mère, nous glissons dans l'une de nos poches la pauvre petite bourse qui composait le modeste avoir ; nous cherchons la laine qui nous restait encore, nous en faisons un petit paquet, nous retirons la cuisinière et la faisons disparaître dans la cheminée. Perdre pour perdre, l'essentiel était d'éviter la prison et l'amende. La chicorée était denrée défendue ; elle va rejoindre la laine. La petite cloche de la communauté disparaît dans notre poche. Impossible de continuer les cachettes, les policiers arrivent. M. le Curé, qui avait subi la visite dès le matin, vient nous demander si nous n'avons pas peur : « Non, Monsieur le Curé, le bon Dieu nous garde. » « C'est bien. En tous cas, s'il y a quelque difficulté, je suis ici, et j'y demeure. » Ding... ding... voilà le carillon. Sœur Amélie se signe, va à la porte, pâle comme une cire. En la voyant se présenter, les soldats s'excusent : « Nix visit, excuse. » — « Mais, entrez, Messieurs », et ouvrant la porte toute grande, Sœur Amélie fait signe, qu'ils peuvent remplir leur mandat. Non, ils s'en allèrent, nous étions quittes pour la peur. Nos protecteurs de la boîte aux lettres, une fois encore, avaient écarté de nous l'ennemi tant redouté.

Que fut notre petite communauté durant ces longs mois de guerre ? Un foyer de prières, de sacrifices généreusement acceptés. La maladie vint nous visiter. Deux fois surtout, notre chère Sœur Amélie fut sérieusement atteinte. Mais alors, comment lutter contre la faiblesse avec un ravitaillement précaire et des denrées falsifiées ? La bonne Providence s'installa à notre foyer et rien ne manqua ni à la

— 389 —

chère malade ni à ses compagnes. A chacune de ses deux rechutes, notre chère Sœur reçut gratuitement plus de soixante œufs ; le panier qui les contenait ne désemplassait pas, et les riches n'en trouvaient pas, ou du moins ils les payaient 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 l'œuf, et encore ils n'en avaient pas autant qu'ils en voulaient. Comme tant d'autres choses, les œufs et le lait étaient aux allemands et malheur à qui usait de ruse à leur égard. Bien souvent, appelée dans les fermes, je savais pourquoi, je m'en allais le long des murs et des sentiers munie d'une énorme poche de fraude que j'attachais à l'aide de fortes épingles de sûreté. Je dépassais en route gendarmes et policemen et jamais je n'ai été arrêtée ; je pouvais l'être, car, quand l'un de ces policiers semblait venir à moi, je le regardais sans crainte, cherchant à l'avance ma carte d'identité tout comme si j'étais la plus innocente du monde.

Parfois aussi, j'étais appelée pour prendre quelques kilos de grain qui devaient servir à augmenter la ration de pain, hélas ! insuffisante. Cela, je ne pouvais le cacher sous le costume. J'allais avec le panier ou un petit sac, le soir, à la tombée de la nuit. Ma Mère et Sœur Amélie eussent préféré s'en passer, tellement la crainte d'être arrêtées les avait saisies. « Envoyez-moi, ma Mère, j'irai ; de moi-même je n'oserais pas ; mais sur un mot de vous, je pars. Soyez sans crainte : la bonne Providence qui nous propose ce morceau de pain, ne nous le laissera pas enlever. » Je partais. Le cœur me battait quelque peu ; toute ombre me paraissait un policeman. Je pressais le pas, tenant le précieux fardeau de manière à le laisser tomber prestement dans le cas où quelque agent de l'autorité allemande se fut présenté à mes regards. Mes yeux fouillaient le moindre coin ; je rasais les maisons pour mieux dissimuler ma charge, ralentissant le pas aux tournants des rues pour bien m'assurer que la voie était libre. Je plains les gens qui usent de ces moyens pour dissimuler leurs larcins ; on ne vit pas dans des moments semblables ; en somme, c'était un larcin que je commettais vis-à-vis de l'ennemi. Tous les blés étant confisqués au profit de l'occupant, il était sévèrement défendu d'en détourner la moindre quantité ; non seulement le fraudeur était mis à l'amende, mais encore le fermier trop complaisant payait bien cher les bons mouvements de son cœur compatissant.

Un jour, ma bonne Mère et Sœur Amélie revenaient d'un

— 390 —

village voisin où des amis leur avaient remis quelques livres de farine. Le jour baissait. Les deux voyageuses dissimulaient le cher paquet sous leur manteau noir. Tout à coup, la lueur d'une lampe électrique leur arrive en plein visage : « Montrez votre carte », dit, avec un accent german fort prononcé, le gendarme arrêté près de nos voyageuses. Ma Mère se trouvant en flagrant délit avait compris : « Montrez votre charge. » Ne sachant que faire, elle fit semblant d'être embarrassée par les plis du manteau ; pendant ce temps, Sœur Amélie exhibait sa carte d'identité ; ma Mère s'étant remise de la première émotion, tendait à son tour, le fameux papier. Par bonheur, un civil fut arrêté en même temps que nos chères Sœurs ; le deuxième gendarme occupé, celui-là n'eut pas le loisir de considérer la gêne et les mouvements de ma Mère, sans cela, les pauvres voyageuses étaient prises.

La Providence vint à notre secours, non seulement pour le pain, mais encore pour ce qu'il fallait mettre dessus. Tous les fruits étant saisis par les kommandanturs, lors des réquisitions, les policemen et les gendarmes ne devaient donc pas en trouver chez les particuliers. La quantité de pommes que nous reçûmes de nos bienfaiteurs et de nos élèves servit longtemps à rendre moins sec notre pain du déjeuner et du goûter. Quand les perquisitionneurs se présentèrent à notre couvent, nos bons Anges les aveuglèrent ; une fois, ils oublièrent le grenier où la cachette se trouvait, une autre fois, ils passèrent à côté sans l'apercevoir.

Pendant toute la durée de la guerre, la bonne Providence nous a tant comblées, que bien des gens fortunés ont manqué des denrées que le bon Dieu nous envoyait toujours à point. Au début des hostilités, entendant dire que tous les produits allaient augmenter de prix, ma Mère fit une petite provision de huit kilos de café. Cette quantité ne s'est pas épuisée pendant les 51 mois passés sous le régime prussien ; une livre, une demi-livre, parfois moins, venait de temps à autre s'ajouter à la provision première qui, plus d'une fois, fut sur le point de s'éteindre. Alors Sœur Amélie-de-Saint-Pierre mettait deux, trois grains aux pieds de saint Gérard en lui disant : « Saint Gérard, nous n'allons plus avoir de café. » Et le bon saint intercédait si bien que le jour même, nos prières étaient exaucées. Voyant que ce puissant intercesseur écoutait si bien nos requêtes pour le café, on s'en-

hardit et on lui demanda du sucre, du beurre, du charbon et chaque fois, le même jour ou le lendemain, la Providence arrivait à notre secours. Bien souvent, malgré la multitude des bienfaits divins, lesquels ne nous surprenaient plus, tant ils étaient fréquents, nous fûmes cependant comme saisies de crainte, car nous touchions du doigt, pour ainsi dire, ce quelque chose de divin qui nous empoignait et qui accompagnait les dons de Dieu ; alors cette parole du saint Évangile se posait d'elle-même sur nos lèvres : « *Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez, etc...* » Que de remerciements nous avons adressés à l'Auteur de tous les bienfaits dont nous avons été comblés pendant la guerre ! Chaque soir, nous invoquions la Providence pour les différents besoins de la Communauté. Nous pouvons dire que rarement nous avons passé un jour sans ajouter à nos prières habituelles : un *Pater* et un *Ave* pour remercier la divine Providence de ce qu'elle nous a donné aujourd'hui !... Que de personnes, même fortunées, ont dû remplacer le café par des glands, du seigle, de l'orge torréfiés ! Pour nous, le bon Dieu a toujours mis quelques grains de vrai café dans la boisson qui nous servait au déjeuner et même au goûter, chose que nous ne prenions pas avant la guerre, sinon aux jours de grande fatigue.

La santé de Sœur Amélie-de-Saint-Pierre, si souvent ébranlée, n'eût pu se faire au régime imposé par l'ennemi. Durant toute la durée de la guerre, grâce au lait frais chaque jour, la chère Sœur a pu beurrer son pain. Ma Mère crémaït le lait et battait la crème dans une bouteille. La quantité de beurre ainsi obtenue suffisait à la chère malade. Durant sa convalescence, la charité vint encore à notre aide en lui donnant, sans l'avoir demandé, du beau raisin, en quantité telle que les riches eux-mêmes ne s'en fussent pas payé davantage, tant ce fruit était rare et cher !

Le lait, le beurre, les fruits, toutes les denrées défendues étaient pour nous le sujet d'inquiétudes incessantes. Un jour, un soldat sonne ; par la porte entrouverte j'avais reconnu l'uniforme allemand : « Ma Mère, dis-je, un soldat à la porte ; allez lui ouvrir, je vous prie. » Ce n'est pas par crainte que ma compagne et moi laissons l'office de portière à ma Mère quand nous soupçonnions la présence d'un militaire à notre porte. D'après les demandes de celui-ci, il fallait nous rendre près de l'autorité pour communiquer une

réponse ; or, ces Messieurs étaient partout chez eux ; inutile de les faire entrer au parloir, ou même de les laisser dans la cour, ils vous suivaient partout, inspectant les lieux et les objets, ce qui donnait ensuite des inquiétudes à ma bonne Mère, surtout pour la nuit. A cet effet, nous avions fait mettre à toutes nos portes une targette, que nous n'avions garde d'oublier de fermer chaque soir. Pendant que ma Mère se rendait à la porte, ma Sœur Amélie, prenant le pot de lait, se rendait à la cave, prête à le jeter au charbon en cas de visite. Pour un litre de lait on était amendé à 250 francs. Ce jour-là, croyant fermement à une perquisition, la chère Sœur, l'oreille au guet, se trouvait dans la cave au charbon quand, tout à coup, ma Mère revenant au logis, cria à la pauvre Sœur effrayée : « Arrêtez, ne jetez pas, il est parti ! » Que d'alertes de ce genre pour lesquelles nous avons été quittes pour la peur.

A propos de perquisitions, il s'en passait parfois de bien drôles. Dans une ferme, on avait réussi à élever un porc clandestinement. Il était à point. Les gens de la maison, aux écoutes, gardaient les abords de la métairie pendant l'opération si risquée. Tout à coup, un cri retentit : « Visite. » On visitait au bout de la rue. Les traces du porc furent bien vite effacées, mais la bête elle-même, qu'en faire ? C'était, pour le moins, les travaux forcés pour les délinquants. La crainte, jointe à l'imagination, trouva une issue à l'affaire. Vite, on ferme les volets ; on allonge le défunt dans un lit ; la chambre mortuaire est vite arrangée, les bougies allumées, des femmes sont près du lit, elles pleurent. Les hommes se tiennent un peu en arrière, ils sont tristes, et passent de temps à autre le revers de la main sur leurs yeux vides de larmes. Les gendarmes surpris de trouver toutes les portes ouvertes, entrent, visitent tous les appartements ; impressionnés peut-être par le tableau toujours lugubre de la mort, ils se contentent de jeter un coup d'œil rapide dans la chambre mortuaire, puis s'en vont laissant chacun aux tristesses du moment. Quelle est donc l'imagination inventive qui forgea pareil stratagème ? La famille était sauvée !

Une autre fois, en cours de perquisition, les gendarmes demandent la carte d'identité à tous les membres d'une famille. La grand-mère qui venait de mourir reposait sur un lit de parade. « La carte de la défunte ! » dit l'Allemand. La pauvre grand-mère âgée, infirme, n'avait pas pris de

— 393 —

carte d'identité pour la bonne raison qu'il lui était impossible de circuler ! « La prison ou l'amende. » Il n'y avait pas à choisir ! Qui eût pu penser qu'après le décès il fallait encore son laisser-passer !

En 1917, notre retraite annuelle eut lieu en décembre à Rongy. Les Sœurs des environs partaient le matin pour la maison provinciale et rentraient chaque soir dans leurs colombiers. Par bonheur, le bon Dieu nous donna un temps exceptionnel. Il faisait très froid, mais, pour retourner *at home*, nous avions un superbe clair de lune. Chemin faisant, nous disions nos prières du soir, tout en méditant sur les splendeurs de la voûte étoilée, et en contemplant les beautés sinistres de la ligne de feu qui se dessinait rougeâtre et très prononcée du côté de la France : ce coin était la direction de Lille ; là, Arras ; puis Douai, etc... Les étincelles qui de temps à autre s'élançaient au ciel, nous paraissaient comme des fusées vertes, rouges, qui planaient quelque temps pour retomber ensuite ; avec cela, le bruit du canon auquel nos oreilles ne s'habituèrent qu'avec peine : ce ronlis continu ne fauchait-il pas nos chers soldats dont, hélas ! nous n'étions pas éloignées et dont aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à nous !

Nous en étions là de nos méditations lorsque, sans l'avoir préalablement aperçu, un diable vert (les gendarmes pendant longtemps furent habillés de drap vert), se présente à nous : « Votre carte. » Par bonheur, nous l'avions sur nous, car il arrivait parfois qu'en changeant de tablier, on oubliait de reprendre la fameuse carte, objet de tant de soucis. Nous étions en règle et pûmes continuer notre route.

Grâce aux bontés de la Providence, nous pûmes jusqu'en 1918, faire l'aumône à plus pauvres que nous. Les pauvres furent toujours bien accueillis au couvent. Quand le pain fit défaut, les mendiants se contentèrent de l'aumône habituelle dans ces régions, une pièce de 0 fr. 02 ; je me demande comment s'arrangeait ma bonne Supérieure pour donner ainsi chaque semaine la petite charité aux rentiers du bon Dieu, comme nous les appelions ! Quand Yvonne était encore avec nous, elle demandait, la chère enfant : « Tante, sommes-nous rationnées ? Puis-je encore manger un mor-

— 394 —

ceau de pain ? La petite attendait la réponse pour prendre une autre tartine. Chose singulière, on eût dit que l'appétit augmentait au fur et à mesure que diminuait la ration de pain. Cependant tout alla passablement sur ce point jusqu'en 1917 ; à partir de ce moment, ma bonne Mère cessa de goûter pour elle-même. Nous comprenions son discret sacrifice et ne voulûmes pas l'accepter. La charitable Mère se priait pour augmenter notre ration à toutes deux. Nous voulûmes l'imiter ; mais force nous fut d'obéir. Ce long carême fit dire à la chère pénitente, dans un de nos moments d'épanchement fraternel, qu'elle souffrit plus d'une fois de la faim. Nous nous en doutions, mais qui eût osé l'affirmer en voyant la constance et l'entrain avec lesquels la bonne Supérieure prolongeait le jeûne quadragesimal ?

Pour la nourriture, le bon Dieu pourvut à tous nos besoins. C'était la pauvreté, mais nos santés se sont soutenues. Que de choses auparavant paraissaient indispensables et dont nous savions maintenant nous passer ! Rien n'était perdu. Une miette de pain tombait-elle à terre ? Vite, elle était ramassée et logée. On tirait parti de tout. Point n'était besoin de rappeler les règles de la sobriété ; elles s'imposaient d'elles-mêmes. Nous étions heureuses, dans notre dénuement, de ressembler pour de vrai à la bénie Communauté de Nazareth.

Nous eûmes beaucoup à souffrir du manque de lumière. Nous avions tant à raccommoquer ! Le linge, les vêtements s'usaient et impossible de les remplacer. Si du moins dans nos longues veillées d'hiver, nous avions pu tirer l'aiguille à volonté ! Mais non. L'ennemi avait réquisitionné le pétrole, l'essence ; plus d'huile grasse, plus de bougie. D'abord on s'éclaira au carbure ; c'était cher, mais enfin, c'est si triste de demeurer dans les ténèbres ! De temps à autre, des personnes charitables nous portaient en secret un demi-litre de pétrole qu'elles avaient réussi à soustraire à la rapacité allemande. On faisait petite lumière, mais malgré cela la bouteille s'épuisait trop vite. On réussit à trouver de l'essence à 3, 4, 5 francs et jusqu'à 7 francs le litre. Trois fois nous nous décidâmes à payer ce prix, puis nous nous résignâmes aux ténèbres. Un soir, ne voyant absolument pas pour souper nous découvrimmes le feu et nous soupâmes à cette lueur. Pour les prières, point n'est besoin de voir clair, aussi cet éclairage primitif nous servit plus d'une fois dans nos col-

— 395 —

loques avec le bon Dieu. Pendant les soirées n'étaient pas longues. Quand le jour ne permettait pas de vaquer aux travaux de couture ou aux soins du ménage, on disait les prières, on soupait, puis, après avoir lavé et rangé la vaisselle, on allait se coucher. Longues nuits ! Le matin, on se levait à six heures, encore à cause du manque de lumière.

Vinrent les évacués de Lens, Ancre, Liévin. Le besoin rend les hommes ingénieux. Ils nous firent connaître leur système d'éclairage au front. Une petite boîte de la taille d'une boîte à cirage, remplie de saindoux, avec au milieu un fer formant pince qui retenait une petite mèche. Cette mèche plongeant dans le saindoux fondu donnait une petite lumière vacillante qui permettait tout juste de se conduire dans la maison, de distinguer les objets qui se trouvaient sur la table : c'était du luxe. Depuis deux ans, cette boîte nous servait de luminaire. Que n'avions-nous connu le système plus tôt ! Les lampes remisées dans un coin devinrent un souci pour l'ennemi. Réquisition des lampes, des becs en cuivre. Que faire des nôtres ? Les livrer ? Jamais, plutôt les détruire. Pendant quelque temps, nous dissimulâmes la plus grande de nos lampes, en cuivre celle-là, sous la table, entre les tiroirs. Elle y était retenue par des ficelles nouées à des clous fixés au-dessous de la table. Mais on parle de visites multipliées : encore l'amende ou la prison. Ma Mère décide de l'aller jeter au bois ; mais comment faire pour y arriver ? Comment la dissimuler pendant le trajet ? Si la police, si zélée dans son service, nous arrête ! Ma Mère décide de m'y envoyer. J'attache l'objet sous ma jupe ; j'imité la façon des dames de relever leur jupe de gauche et de droite et me voilà partie, priant mon bon ange et les âmes du purgatoire d'aveugler les policemen si j'en rencontre. J'arrive à l'orée du bois, un fossé m'en sépare. En chemin, trois cyclistes allemands m'ont dépassée. Il me semblait que tous les passants allaient deviner le pourquoi de ma présence en un tel lieu ; n'importe, je franchis le fossé, j'escalade le talus en prenant mon élan de maîtresse façon ; tout à côté j'enfoncè dans une crevasse recouverte de feuilles mortes ; je les enlève de la main, et dans la fosse providentielle je couche notre lampe, non sans regret, je la recouvre de feuilles, puis je descends du taillis pour m'élancer sur la grand'route. Je m'arrêtais tout juste lorsque j'entendis le ronflement d'une automobile. Je suis prise, pensais-je ! Non, par bonheur un

— 396 —

coude du chemin me cachait encore aux regards des voyageurs. C'étaient des chefs allemands qui se dirigeaient vers La Howardries. J'étais sauvée ! Les autres becs de lampes furent enterrés sous le tas de cendres. Désormais, notre petite boîte à saindoux devait suffire à notre éclairage habituel. Le soir, quand nous montions, la boîte posée sur le plancher dans le corridor devait éclairer nos chambres. La lueur en était bien petite et encore n'en jouissions-nous pas totalement, car défense formelle était faite de laisser voir de la lumière à quelque fenêtre que ce fût. Nous devions donc pousser nos portes, de façon à ce qu'aucun rayon tant soit peu lumineux ne vint à trahir le pauvre éclairage de notre habitation. Le matin, lorsque le petit jour le permettait, on se levait à tâtons ; puis, ouvrant les persiennes, on continuait prestement sa toilette. Il fallait savoir d'avance où se trouvaient tel et tel objet ; sans cela, inutile de faire des recherches !

Pour le vêtement, dame Pauvreté y mit aussi son cachet ! Impossible de renouveler ceux qui étaient usés ; de là surcroît de travail : raccommodages sur raccommodages, à tel point que le fil ou le coton employés valaient plus que le tissu consolidé. « Cela est si bien fait, disaient les voisins, que l'usure n'y paraît pas. » Ils ignoraient, les braves, au prix de combien d'heures de travail nous arrivions à mettre en état nos pauvres vêtements. Pour la chaussure, nous nous arrangâmes avec celles que nous possédions au début de la guerre. La première paire de souliers qui me fut raccommodée chez le cordonnier, la deuxième année de la guerre, coûta 11 francs, et, neuve, elle avait été payée 5 francs ; ce qui nous fit rire quelque peu en voyant cet article coûter plus cher à l'état usagé qu'à l'état neuf. Nous primes le parti d'adopter les sabots, même pour aller à l'église, chose qui eût paru étrange en tout autre temps. Les habitants du village suivirent bientôt notre exemple. M. le Curé lui-même prit l'habitude d'aller en sabots aux catéchismes, aux confessions, à toute besogne qui l'appelait à l'église en dehors des saints offices. Monseigneur, paraît-il, avait conseillé à ses prêtres de prêcher d'exemple à ce sujet, afin de vaincre la répugnance de leurs paroissiens à porter sabots. Beaucoup, faute de chaussures convenables, eussent facilement oublié le chemin du saint Lieu ! Pour éviter les dépenses toujours élevées du raccommodage des chaussures, nous ne craigni-

— 397 —

mes pas de coudre avec de la ficelle, le cuir qui était susceptible de ce genre de travail : on noircissait le fil avec du cirage et tout allait bien ; la pauvreté était gaiement observée.

Pour coudre les vêtements, c'était autre chose. Le fil valait de 5 fr. à 10, 12, 15 et 18 francs la bobine. Impossible à nos modestes ressources d'envisager de tels prix. Nous cherchâmes alors nos cotons à crocheter ; tant pis pour les modèles. Il fallait se raccommoier avant de penser aux dentelles. Les jupes, les camisoles sont cousues avec ces cotons peu faits pour la couture : qu'importe, après la guerre, disions-nous, il y aura peut-être du fil meilleur marché ; d'ici-là, nous aimons à penser que nos habits n'auront plus besoin d'être remontés.

Nous eûmes beaucoup à souffrir de la pénurie de savon. En fait de lessive, la pauvreté est difficile à pratiquer : point de savon, point de propreté au linge. Nous payâmes jusqu'à 15 francs le kilo de savon mou qui n'était autre chose que du saindoux préparé à l'eau de chaux. Nous nous disposions à en fabriquer quand arriva la défaite de l'ennemi. Pour la toilette, le même morceau était en usage depuis de longs mois ; le samedi seulement, il entraînait en contact avec le visage et les bras ; il n'y avait pas à dire, ce savon devait durer aussi longtemps que les hostilités. Après tout, cela ne faisait pas tort au teint. « Ma Sœur, me dit un jour une personne qui venait d'apprendre le rare usage que nous faisons du savon, si le savon se fait rare, cela n'a toujours rien enlevé à la fraîcheur de votre teint. » Eh bien, dis-je, on emploie plus d'eau et on frotte plus fort, il faut croire que l'un remplace l'autre. » Tout faisait défaut à la fois ; les balais eux-mêmes devinrent rares ; quelles difficultés pour observer la propreté de la maison et de ses dépendances ! On s'ingéniait pour vaincre les difficultés et on trouvait des industries qui plus d'une fois firent le sujet de nos récréations.

Malgré tant de soucis, nous nous serions faites à notre pénible situation si nous avions pu communiquer avec notre Maison-Mère, nos familles, et nos pauvres soldats au front ! Enfin, Dieu aura eu égard à tant de sacrifices !

Revenons aux policemen qui nous ont fait tant peur. Lors-

— 398 —

que ma bonne Supérieure décidait quelques sorties, c'était à qui n'aurait point gardé la maison. Et si les gendarmes venaient pendant ce temps ! Un jour, ma Mère me prit pour aller à La Glanerie visiter une de nos Sœurs malades ; il fallait profiter d'une accalmie pour ce petit voyage. Tout le long de la route, nous rencontrâmes des troupes, où allaient-elles ? Fixaient-elles leur séjour à Lesdain ? En tout cas, notre course serait vite achevée. Sœur Amélie, restée seule au logis à cause d'une petite fatigue, devait être bien inquiète, si elle venait à apprendre ce passage de troupes ! La chère Sœur, occupée à ranger certains objets, n'était pas allée à la porte au premier tintement de la cloche. Lorsqu'elle s'y rendit, le visiteur lassé d'attendre était parti. Une voisine vint dire : « Ma Sœur, c'est le diable qui est parti. Une voisine qui visite, et qui a sonné au couvent ; il est maintenant qui visite telle maison de la rue. » Notre Sœur ne réfléchit pas longtemps à ce qu'elle avait à faire. « Je ne vais pas rester ici, se dit-elle, pour soutenir seule la perquisition de ce gendarme. » Puis, sortant par une porte dérobée, elle partit pour Biéharies et y resta jusqu'au soir. « Si demain, mon homme revient à la charge, se dit-elle, nous serons trois pour lutter contre ses exigences. »

Au début de la guerre, nous avions réuni quelques documents afin de pouvoir fixer sur le papier nos souvenirs ; la menace de l'ennemi nous fit tout brûler. Le moindre papier faisant mention des Allemands, de leurs cruautés, de leurs dires, de tout enfin, pouvait être puni de l'amende, de la prison, des travaux forcés, de l'exécution capitale, selon la gravité des écrits. Les écoles, les fournitures classiques, les pupitres des élèves, les registres des maîtres, tout était fouillé minutieusement et au jour et moment où l'on s'y attendait le moins.

Un jour, trois policemen arrivèrent à notre couvent. Ces messieurs sont maîtres partout où ils passent. Ma Mère accompagna l'un d'eux qui demande à visiter les chambres. Les deux autres demeurent dans la cuisine, et comme nous étions en faute pour plusieurs choses : « Messieurs, dis-je, où est la ligne de front ? » Ils ne comprirent pas mon langage, mais entendant « front » et voyant mon geste leur indiquant la carte fixée au mur : « Fronte ? Fronte ? » Et eux de chercher les villes occupées par leurs troupes ; la chose demanda un petit moment ; pendant ce temps, le

— 399 —

perquisitionneur descendait des chambres, où il avait constaté l'absence de tout matelas : pour s'en assurer, il avait éventré une pailleasse à l'aide de son sabre. Ce fut le seul inconvénient de la journée. Nous pouvions remercier la bonne Providence !

Que devinrent nos couchettes après la disparition des matelas ? Après en avoir vidé les coutils, nous demandâmes à l'un de nos amis de nous les remplir de balle d'avoine. Ce fut fait, mais quel contenu ! Epis, paille courtement coupée, poussière, tout y était. La pensée seule de remuer ces matelas nouveau genre, nous donnait des haut-le-cœur, tant l'odeur et les poussières qui s'en exhalaient étaient désagréables. En Bretagne, dans les campagnes, il n'est pas rare de trouver les lits garnis de couettes de bonne balle d'avoine bien propre : mais, par ici, cet usage étant rare, on ne prit pas pour la circonstance tant de peine. Il fallut remédier à la chose. Nous avions une couette de plumes, voilà pour un lit : deux édredons servirent pour former un deuxième : nos oreillers de réserve formèrent une troisième : c'était mince, mais quels bons lits nous eûmes avec cette installation ! D'autres personnes remplacèrent la laine de leurs matelas par de la longue paille, ou du foin. Beaucoup de laines furent soustraites à la rapacité allemande. Les policiers en découvrirent jusque dans les terres labourées où on les enfouissait plutôt que de les livrer. D'aucuns prétendaient que les laines avaient été confisquées en pays occupés pour la fabrication des draps pour les uniformes des militaires boches. Un seul kilo de laine suffisait pour un drap d'uniforme ; raison de plus pour refuser à l'ennemi ce qui pouvait lui être de si grande utilité.

Ah ! la laine ! Qu'elle était donc rare depuis quelques mois ! D'abord à 20 francs, 30 francs, 50, 80, elle avait atteint la somme fabuleuse de 120 francs le kilo. Aussi, les modestes bourses n'avaient garde d'envisager de tels prix. On raccommodait les bas comme l'on pouvait, défilant quelques-uns pour arranger les autres. Oh ! que les enfants et la classe ouvrière eurent à souffrir de la pénurie et de la cherté des laines ! Les bas étaient ravaudés avec toute laine que l'on pouvait trouver : rouge, grise, verte, jaune, rose, etc. sur un tricot noir ou de couleur foncée ; il le fallait bien pour lutter contre le froid. Puis la laine se raréfiant de plus en plus, on la remplaça par des morceaux

— 400 —

d'étoffe fixés à la partie trouée. Les allemands, en quittant le repos pour retourner au front, abandonnaient ou jetaient dans quelque coin des vieilles chaussettes, des pantalons ou autres pièces de vêtements : ces objets, soigneusement cachés, puis secrètement livrés à la teinture, servaient au raccommodage des habits. On n'était plus difficile, tout servait et venait à point !

Pendant l'hiver 1916, nous eûmes à souffrir du froid. Plus de charbon, très peu de bois, que faire ? Les classes ayant été fermées de par l'autorité allemande à cause du combustible qu'elle avait accaparé, nos œuvres chômèrent tant que sévit la grande froidure. Nous gelions à côté du feu, où nous essayions de faire courir dans le linge notre aiguille rendue maladroite par la raideur de nos doigts gelés. Comme ma bonne Mère souffrit en cette circonstance ! Un jour, elle pleura en voyant nos visages pris de froid, nos mains engourdis. Devant la lutte que nous engagions contre la température, inconsciemment nous nous étions tues ; car, chaque nouvelle souffrance était accueillie par une gaieté soutenue et cela dura tout le temps des hostilités. Cependant, ce jour-là, l'entrain habituel ayant cédé contre notre volonté, les larmes de ma bonne Mère nous réveillèrent de notre réverie et les propos plaisants revinrent en scène. La douce et bénie Providence arrivait, comme de coutume, nous tirer d'embarras. Deux de nos jeunes filles de l'école dominicale vinrent nous visiter parce qu'elles avaient occasion de passer à notre porte : « Mes Sœurs, dirent-elles, il fait bien froid chez vous, n'auriez-vous plus de charbon ? » La figure consternée de ma Mère donna la réponse. « Nous n'en avons plus nous-mêmes, mais nous avons du bois, pour quoi ne le désirez-vous pas ? » Le lendemain, il nous arrivait un bon sac de bois, de gros morceaux de chêne, qui pouvaient bien remplacer le charbon absent. Il en fut de même pour tous nos besoins. Les légumes venaient dans notre cave au fur et à mesure que nous en avions besoin. Nous n'avons jamais tant reçu de la charité des habitants que pendant ces années de guerre. L'abondance des produits nous permettait de venir en aide aux pauvres réfugiés qui, comme nous, n'avaient pas de jardin. Parfois nous nous demandions sérieusement si le bon Dieu ne multipliait pas nos pommes de terre dans les caisses qui contenaient notre petite provision. Oh ! que la Providence est grande, douce, bonne et délicate !

— 401 —

Crainte et espoir.

Un jour de printemps 1918, il n'était question que des victoires de l'Aigle noir ! Quel serrement de cœur ! Mon Dieu ! Les souffrances endurées pendant ces quatre années de guerre étaient bien grandes, qu'importe, l'on était disposé à en envisager de plus dures encore, mais il fallait à tout prix le salut de la France. Oh ! que de sacrifices offerts à Jésus en ces jours de détresse ! Quelle confiance aussi, et malgré les revers, en la puissance de Celui qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène quand Il le veut ! Nous priions, nous souffrions ; l'ennemi jubilait ; « A Paris ! A Paris ! Encore huit jours et la France était vaincue ! Un Alsacien logé dans une maison voisine de la nôtre nous donna quelques heures d'espoirs : « Non, dit-il, nous ne sommes pas à Paris et nous n'irons jamais jusque-là. Nos troupes, dans la majorité, sont démoralisées ; on veut nous éblouir par des victoires, en somme, insignifiantes. Nous sommes vaincus et bien vaincus. Les travaux déjà commencés par l'armée allemande sont le commencement du grand recul. Vous verrez les événements se précipiter sans tarder. Nos soldats refusent d'aller au front ; il faut un grand nombre de gendarmes pour les y maintenir ; les gendarmes eux-mêmes commencent à refuser d'exercer leur service, c'est navrant pour les chefs. Pour moi, je m'en réjouis. Quand donc pourrais-je et pour toujours déposer cet uniforme que réprovoquent mes sentiments patriotiques. Quand pourrais-je passer de l'autre côté et y rester définitivement ! Pour vous, tâchez de soustraire aux réquisitions qui vous sont imposées tous les objets pouvant servir à la fabrication des munitions. Sacrifiez tout, plutôt, mais ne livrez rien. Quand vous verrez creuser des tranchées dans les environs, fuyez, car ce serait une preuve que des combats s'y livreront. Ne restez pas sous le bombardement ; prenez les devants. Une fois logée ici, l'armée allemande pourrait vous obliger à y demeurer aussi. »

Un soldat teuton, bon patriote, annonça joyeusement à la famille qui le logeait, que son frère venait de lui adresser une carte qui lui annonçait la fin prochaine des hostilités. « La Russie est entièrement à nous, toutes nos forces partent maintenant pour la France, dans huit jours, Paris est à nous ; avez-vous eu beaucoup de difficultés à vous approcher

— 402 —

de la capitale française ? On nous assure ici que vous êtes à la porte et que la victoire définitive ne peut tarder. » Comme bien l'on pense, les civils se moquèrent de la carte en question. Ils s'enhardirent même au point de répondre : « Nix Paris, Allemagne capout, capout ! »

En août 1918, les gendarmes du front ne suffisant pas à maintenir les soldats, ceux des diverses kommandanturs furent appelés pour leur prêter main-forte. Au nombre de trois cents, ils furent convoqués à Tournai où un train spécial devait les emporter au poste assigné. Au moment de monter en voiture, les trois cents refusent. On leur donne quelques jours pour réfléchir, même persistance dans leur refus ; nous tenons le fait d'un allemand. Nous n'avons pas su ce que devinrent les récalcitrants. Dans un grand magasin de Tournai, deux cents hommes occupés à taïser les gens qui allaient et venaient virent passer un de leurs chefs ; ils ne le saluèrent pas. La chose était grave, et l'officier, se redressant, les tuisa du regard ; on le sifla, puis, les hommes accourus aux fenêtres de lancer sur le malheureux chef le contenu de leurs gamelles et de leurs boîtes à conserves. L'officier, longeant les murs, s'esquiva de son mieux, honteux de l'incident et rentra vite à son hôtel, pour se rapprocher. Un soldat raconta le fait et devant l'étonnement des civils qui l'écoutaient : « Ils ne seront pas punis, dit-il, on n'oserait le faire ! »

Chaque soir, depuis de longs mois, quand le temps était clair, nous regardions à l'horizon par la fenêtre du grenier. De notre observatoire, nous apercevions distinctement une ligne rougeâtre assez large, c'était la ligne de feu. Tel point est la direction de Lille, tel autre, c'est Arras, Douai, etc. De temps à autre, dans cette ligne rouge, nous apercevions des feux de diverses couleurs, des étincelles, des boules lumineuses qui montaient droit au ciel, y séjournaient quelques secondes, puis, redescendaient. Que voulaient dire ces signaux ? Mystère !... Le canon tonnait, semblable à un roulement de tonnerre continu : « Ces gros coups distincts, disait-on, c'est le canon allemand ; ce roulement qui ne se fait que jamais, c'est le canon français. » Nous ne nous y connaissions pas, mais nous l'entendions bien. Chaque jour, nous eussions désiré entendre le rapprochement de l'artillerie alliée ; hélas ! que de déceptions !

Combats aériens.

Les avions très nombreux dans nos parages pendant la durée de la guerre, semblaient se multiplier à plaisir. C'était un bruit assourdissant. Nos plus petits élèves savaient les trouver dans les différents coins du firmament : « Ma Seigneur, un aéroplane, encore un autre, 2, 3, 4, 10 et plus parfois. On ne se dérangeait plus depuis longtemps pour les voir, c'étaient des avions boches. Mais, quand un avion allié était signalé, chacun sortait de sa demeure, on ne le craignait pas et cependant le danger était grand. Les allemands en avaient une crainte démesurée.

L'artillerie teutonnie tirait sur ce quelque chose qu'on distinguait à peine dans l'espace. Les cœurs battaient à se rompre. Ah ! si les aviateurs allaient tomber !... Les coups se succédaient et formaient dans les airs une traînée de fumée semblable à une fusée ; bien souvent, c'est à ces signes sinistres qu'on parvenait à découvrir l'avion. Les allemands se retiraient près d'un mur, d'un arbre, etc. les civils, sur le pas de leur porte, assistaient au combat, faisant bien souvent leurs réflexions de façon à être entendus de l'ennemi ; on s'enthousiasmait : « Ah ! oui, les allemands ! Ils ne l'auront pas ; ils ne sont pas assez adroits pour cela, regardez ces Français, ils semblent jouer avec leur avion, ils passent au milieu des fusées, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous ; ah ! qu'ils sont malins ! etc... » En effet, il en a passé de nos avions, des escadrilles de 10, 20, 30 avions à la fois ; bien souvent, on ne pouvait les compter. Ils se tenaient si haut, que les yeux se brouillaient à force de fixer le ciel bleu. Peu d'aéroplanes ont échoué dans les environs ; parmi ceux qui sont tombés, on compte plus d'avions allemands que d'avions alliés.

Un soir, nous disions nos prières ; tout à coup un aéroplane se fait entendre mais avec un bruit tel que, quittant nos prie-Dieu, nous allons nous mettre à l'abri des projectiles. Le gros oiseau sinistre passait juste au-dessus de notre couvert. Nous n'avions jamais entendu pareil tapage. Le danger passé, nous retournons à nos prières ; cinq minutes après, même bruit avec renforcement ; cette fois, nous y sommes, gare les bombes ! Nous sortons de nouveau, deux avions passent, l'un à droite, l'autre à gauche de notre

home, on aurait dit qu'ils en frôlaient la toiture. Quels moments ! Nous retournons encore à Dieu, nous promettant de ne plus laisser notre prière pour ces boches importuns. Si notre Père des cieux nous voulait ce soir-là, n'étions-nous pas prêts ? Pendant une heure environ, les bruits infernaux se succédèrent à quelques minutes d'intervalle ; on sut, dans la suite, que d'un champ d'aviation de la partie française occupée, les boches déménageaient dare-dare, pour ne pas se laisser prendre. En effet, les alliés avançaient. Depuis quelques semaines, il nous arrivait des nouvelles de France. Nous les voyions tomber, feuilles de calepin ou de cahier, parfois même des journaux. La mère Patrie venait nous rassurer et nous encourager par cette poste aérienne, à laquelle bien souvent nous avions pensé mais qui fut si longtemps muette ! On courait pour ramasser les précieux papiers, on se les passait secrètement, car tout détenteur de semblables billets était puni ; on devait les déposer aux bureaux des kommandanturs où on les recueillerait moyennant récompense. Les allemands n'eurent pas à récompenser cet acte d'antipatriotisme ; chacun gardait les nouvelles aériennes comme des trésors. Un jour, les avions laissèrent tomber de tous petits pains blancs avec un billet à l'intérieur : « Courage, vous mangerez le pain noir de l'ennemi ; bientôt, vous aurez le pain blanc des alliés ! » Une autre fois, c'étaient de petits coussins de poupée : « Les boches vous ont pris vos matelas ; patience, nous arrivons, bientôt rien ne vous manquera. » Les cœurs battaient d'aise ; entre temps, de petites cartes géographiques s'abattaient parmi nous, nous renseignant sur l'avance de nos soldats. Oh ! comme l'on jubilait ! Un jour, un aviateur français vient atterrir à Tournai. Il se croyait en pays allié. On l'entoure, il reconnaît son erreur ; que faire ? Impossible de remonter, l'ennemi occupe la ville. Les civils l'accablent ; on lui fait fête ; on admire son bel uniforme, sa bonne mine : « Prenez patience, dit l'officier français ; encore quelque temps et vous serez délivrés ; rien ne vous manquera. » — « Et nos soldats belges, que deviennent-ils ? N'ont-ils pas à souffrir ? Nous n'avons pu leur rien envoyer depuis si longtemps ! — Soyez tranquilles, rien ne leur manque, vous les verrez sous peu pleins de santé et de courage. »

Le dialogue fut assez long ; on avait tant de choses à de-

— 405 —

mander !... Chose étrange, au bruit du moteur atterrissant, les soldats allemands étaient accourus et eux aussi admiraient la belle tenue et la fière démarche de l'officier français. Celui-ci s'adressant à ses ennemis : « Je désire, dit-il, visiter la ville. » On l'accompagna. Dans toutes les rues, c'étaient de nouvelles ovations. La promenade dura deux heures. Notre aviateur exprima ensuite le désir de se restaurer à l'hôtel ; la chose fut accordée, après quoi, se tournant vers les allemands qui le suivaient : « Maintenant, dit-il, je suis votre prisonnier. » Depuis quelques heures que l'aviateur avait échoué près de la ville (voyant sa méprise, il avait fait sauter sa machine), l'ennemi n'avait pas encore pensé à lui mettre la main au collet.

Le 18 octobre 1918, à 11 heures du matin, des soldats arrivent à la communauté. Avisant la classe : « Il nous faut ici loger 40 soldats. — Mais, Monsieur, et ces petits enfants ? — Que le local soit libre pour trois heures après-midi : mes soldats arrivent. » — « Et ces tableaux, ces bancs-pupitres, où les loger ? Nous n'avons aucune dépendance pour les remettre. J'enverrai mes hommes, mais il nous faut cette classe et encore l'autre, plus une chambre pour un officier. » Il n'y avait qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Le soir, tout ce qui reste de civils dans la région est appelé pour un contrôle particulier. On sent que quelque chose de grave va se produire ; quarante civils manquent à l'appel. Le gendarme fait un second appel pour les récalcitrants, à 6 heures du soir. Le gendarme et les hommes font défaut à l'heure indiquée. Les hommes se cachent dans des souterrains, des fours, des citernes desséchées. Les civils qui ne se rendront pas à l'ennemi seront fusillés. La sanction est formelle. Dès lors, plus d'hommes au village ; des vieillards, des femmes, des enfants, c'était la faiblesse en face de l'ennemi qui, cette fois, allait reculer et pour de bon.

A 11 h. 1/2, les élèves s'en vont. Nous commençons à vider la classe. Dieu veuille que ce soit pour la dernière fois ! Deux soldats sont venus pour enlever le mobilier. Ils veulent le placer dans la cour. Nous parlementons : « Monsieur, dis-je, vous mettre les tables là, l'une par dessus l'autre ? » — « Egal, Madame ». Nous nous fîmes comprendre : tables et tableaux furent logés autour de la salle afin, disaient les soldats logeurs, de pouvoir écrire si besoin. Le soir, les soldats tardent à arriver. On nous demande de la

— 406 —

lumière. Nous montrons notre boîte à saindoux. « Nix bonn », dirent nos nouveaux hôtes et chacun de fouiller sa musette et de nous donner une bougie. Les deux bougies furent acceptées ; volées de France elles ne devaient pas éclairer l'Allemagne. Voyant la complaisance de ces deux premiers hôtes, nous nous enhardîmes et demandâmes leur protection à tous deux pour faire respecter les classes et le mobilier scolaire. Ils promirent et tinrent parole. Enfin l'avalanche arriva à dix heures du soir. On eût dit une bande d'écoliers faisant irruption dans la cour de récréation. Le vacarme dura peu ; ils étaient éreintés ; après une marche forcée il faisait bon s'allonger sur de la paille fraîche. Naturellement, il fallut laisser les portes ouvertes pendant leur séjour au milieu de nous. Nous nous retranchâmes dans notre quartier ; la chose était facile : en prévision de ces logements forcés, ma mère avait fait munir de targettes toutes les portes. Nos hôtes ne nous importunèrent pas. Aucun objet, aucun ustensile ne nous fut demandé. Le lendemain 19, le village était méconnaissable. Les soldats remplissaient les rues ; c'était un va et vient continu. Des groupes de six, huit, dix hommes sortaient de maisons à peine suffisantes pour loger la famille seulement : greniers, caves, granges, poulaillers, petites remises, tout était à la convenance des militaires. Le moindre coin vite nettoyé et garni de paille suffisait pour leur court repos.

Car l'ennemi reculait à grands pas. Depuis une huitaine déjà, nous avions assisté à des scènes étranges et pitoyables. D'énormes chariots, chargés de telle façon qu'on eût dit des maisons roulantes, et contenant des meubles de toutes sortes, des vélos, des machines à coudre, des chaises d'enfant, défilaient dans la rue, traînées par des prisonniers civils. Ces malheureux, attelés aux véhicules par groupes de dix à quinze hommes, faisaient l'office de chevaux et emportaient ainsi à l'arrière-front, les objets enlevés par l'ennemi dans les régions occupées et évacuées. Elles faisaient peine à voir, ces pauvres victimes de la brutalité allemande : maigres, les yeux enfoncés, le visage pâle, ruisselant de sueur, le brassard rouge au bras, symbole de leur dépendance, on eût dit, en les voyant passer, que les razzias d'Afrique se répétaient dans la vieille Europe pourtant civilisée. Les étranges attelages, escortés de soldats armés, s'arrêtèrent devant le couvent ; ils n'en pouvaient plus. Les cuisinières de la

— 407 —

soupe scolaire (durant la guerre nos enfants ont profité de ce secours), vinrent nous dire : « Ma Sœur, ces pauvres malheureux sont à bout ; pour une fois, les enfants se passeront de goûter, si on leur distribuait la soupe ! » Ce ne fut qu'un cri, même parmi les petits. — « Oui, oui, la soupe aux prisonniers !... » Après s'être quelque peu réstaurés, les hommes s'attelèrent de nouveau au moyen de courroies, les uns en avant, d'autres poussant les roues pour les mettre en mouvement. Peu d'entre eux étaient tristes : ils bravaient et ne voulaient pas montrer à leurs maîtres barbares qu'ils étaient leurs esclaves. De temps à autre, de joyeux propos venaient arracher les mélancoliques à leurs sombres pensées : « A bientôt notre tour ! » Les soldats ne comprenaient sans doute rien aux réflexions échangées, du moins ils laissaient dire et gardaient le silence.

Destruction de l'église.

Pendant la première semaine d'octobre, une automobile avait déposé dans un hangar, près de l'église, six mines : quatre de cinquante kilos et deux de cent kilos. Chaque village environnant avait reçu les mêmes engins qui furent placés dans le clocher. Dès le placement des mines, un soldat armé montait la garde nuit et jour à la porte de l'église. Un paroissien, vrai patriarche, aimant le bon Dieu comme on ne le peut plus, et qui passe ses journées quasi entières dans le lieu saint, avait dit à la sentinelle : « Vous dire à moi le jour où vous faire cathédrale capout ! — Oui, dit le boche, mais vous pas peur, nix cathédrale capout, clocher seulement capout. » Comment avons-nous pu nous fier à cette promesse d'allemand !... Le 19 octobre, à trois heures de l'après-midi, la mèche est introduite ; on devait y mettre le feu à six heures du soir. M. le Curé nous fait appeler pour accompagner le Saint-Sacrement. Les saintes Espèces allaient être enlevées pour être déposées en lieu sûr. Les soldats logeant dans le quartier de la place riaient et se moquaient de notre empressement à enlever notre Jésus. Peu importaient leurs moqueries et leurs sarcasmes ; toutes pénétrées de notre deuil, nous suivions dans une cave amie le Maître qui, cette fois encore, laissait triompher ses bourreaux en attendant l'heure de sa divine justice. Les habitants qui avoisinent l'église sont invités à

— 408 —

se mettre en sûreté pour éviter les accidents de l'explosion. Pour nous, retirés dans notre salle de communauté, à genoux, nous attendons l'heure de la cruelle catastrophe. Les chapelets succèdent aux chapelets ; nous voulons consoler le Cœur de Jésus de l'attentat qui va se commettre contre sa demeure sacrée. Une première fois, la mèche s'allume et s'éteint presque aussitôt. Une heure plus tard, à 7 heures, un éclair jaillit, une détonation formidable se produit, un épais nuage de fumée couvre la place, le sacrilège est consommé ! Nous n'avons plus d'église !... « cathédrale nix capout !... » avait dit la sentinelle ; ah ! pourquoi l'avoir crue !... La toiture s'est effondrée, les vitraux sont brisés, le plomb des grilles s'est effondré, les piliers fendus, les statues réduites en miettes ; c'est un amas de ruines !... Chacun courait sur le lieu du sinistre. Plus d'église !... quel malheur !... Et les larmes coulaient... Les pierres de taille, les ardoises, les charpentes couvraient la rue voisine ; impossible d'y passer sinon en escaladant les décombres ; le drap mortuaire qui se trouvait dans la galerie du clocher est projeté à une vingtaine de mètres ; on le ramasse ; il n'a aucune déchirure, l'harmonium en morceaux, obstrue la porte de l'édifice ; la maison la plus proche de l'édifice a sa toiture effondrée, les dégâts sont grands ! Plusieurs habitations ont eu des vitres brisées par la commotion produite lors de l'explosion. Notre couvent n'a rien.

Nous ne pouvons nous résoudre à aller prendre notre repos. Nos esprits et nos cœurs vont à Jésus-Hostie, réfugié non loin de nous dans une froide cave. Touchante coïncidence, c'est la même cave qui nous abritera pendant quinze jours, alors que le bombardement nous obligera à chercher un abri contre la fureur des obus et des bombes.

Après le souper, ma bonne Mère avait entendu dans la classe voisine un ordre bref, impérieux, donné bien sûr par un officier du régiment : « Je gage, dit ma Mère, que l'ordre du départ a été donné tantôt. » C'est possible ! Les soldats sont silencieux et s'en vont prendre leur repos. Pour nous, nous ne pouvons nous y décider. Tout tremble autour de nous. Au Sud et à l'Ouest, la ligne de feu s'est élargie, elle est plus proche de nous. Le canon fait rage !... Au Nord et à l'Est, d'autres spectacles nous glaçant d'effroi. Les églises environnantes, minées, s'écroulent avec fracas, les chemins de fer, les ponts de l'Escaut sautent, les routes minées aux

— 409 —

carrefours sont détruites, les réserves à fourrages, les cabanes pour les chevaux de l'armée, les moulins brûlent. Partout ce n'est que feu, fumée, bruits terrifiants et nous sommes au milieu de ces brasiers. De quelque côté que nous interroignons l'horizon, ce n'est que feu : Image de la fin du monde. Que faire ? Prier... Notre bonne Mère nous envoie nous reposer après un moment d'accalmie ; pour elle, la chère Mère, postée derrière ses abat-vent, elle veille... À 10 heures, l'on arrive en hâte réveiller les soldats fatigués. Il faut partir. À 11 heures, nos classes sont libres. La porte est restée ouverte, nous ne pouvons rester ainsi jusqu'au matin. En effet, dans la circonstance, les habitants sont presque aussi à craindre que les soldats. Partout les nécessités sont grandes et certains, plus hardis, attendent le départ des troupes pour aller ramasser les objets oubliés dans les locaux par elles occupés. « Avez-vous peur ? dit ma Mère. » — « Non ; allons. » Nous descendons, et allons à la porte que nous refermons prestement ; nous visitons les classes. Bien n'en avait été enlevé : quelques gros clous enfoncés dans les murs pour y pendre les capotes, la poignée de porte d'une des classes cassée, c'est tout. Nous devons marcher dans la paille qui avait servi au repos, nous le faisons avec mille précautions, nous craignons, et avec raison, les cartouches, les grenades et autres engins oubliés là et que nous risquons de faire exploser. Puis, nous reprimons le chemin de nos cellules.

La messe paroissiale au couvent.

Le lendemain, dimanche, à 6 heures, M. le Curé nous arrive. « Qu'allons-nous faire, mes Sœurs ? Plus d'église et c'est dimanche ! » Ma bonne Mère offre nos classes pour abriter Jésus-Hostie. Les deux locaux, séparés par une cloison mobile, formeront une spacieuse chapelle, en attendant qu'une église provisoire puisse abriter le divin Hôte. Mais quel travail devant soi !... Cette quantité de paille à enlever, les tableaux, bancs-pupitres, à caser où ?... Le parquet à balayer, à laver à grande eau, l'autel à dresser... la pierre sacrée à retrouver là-bas dans les décombres... les ornements à rassembler, si une issue permet d'arriver jusqu'à la sacristie que l'écroulement de l'édifice a respectée. M. le Curé nous laisse le soin de diriger les travaux de nettoyage des

— 410 —

classes ; des hommes âgés de plus de 50 ans, non enlevés par l'ennemi, viennent à notre secours ; ils enlèvent les cartouches et les grenades trouvées dans la paille et, sur l'avis du prêtre, les jettent dans une fosse à purin. Les enfants de chœur envoyés dans toutes les rues annoncent la première messe pour huit heures. À l'heure convenue, la chapelle est pleine. Une voix crie : « Les Anglais sont à Howadries. » Dieu soit loué !... C'est donc la délivrance, si tôt après le départ des Boches !... Les alliés sont à trois quarts d'heure de nous. On n'ose y croire. Dans la journée, des hommes sortis de leurs cachettes, se hasardent à aller au-devant des alliés. Toute la population est dans l'inquiétude. Les teutons ont joué tous les rôles durant leur séjour parmi nous ; ne serait-ce pas une ruse de leur part ? Faire croire que les alliés sont si proches de nous, afin d'enlever les hommes qui n'avaient pas voulu se rendre à leurs ordres ! Quelques civils reviennent tranquilliser leurs familles, les autres demeurent avec les Anglais et leur offrent leurs services pour le déblocage des routes obstruées par des troncs d'arbres ou des amas de pierres provenant des ponts sautés les jours précédents. La joie renaît dans tous les cœurs. Bientôt, oui, bientôt, nous verrons les soldats nos alliés et puis enfin, avec eux, nos chers Français. Ah ! que cette attente fut longue !... Le soir, le canon fait rage... Les Allemands retranchés de l'autre côté de l'Escaut et dissimulés dans les grandes fabriques de ciment de Bruyelles et d'Antoing, tiraient, tiraient sans merci. Du côté des Anglais, pas de réponse. Étaient-ils repartis ? Avaient-ils trop avancé d'un seul coup et s'étaient-ils vus dans l'obligation de reculer ?... Oh ! quelles angoisses mortelles !... Se sentir si proche de la délivrance, et la voir s'éloigner !... La nuit, impossible de reposer... La maison tremblait sur ses bases... À minuit, ma bonne Mère se leva et vint dans nos chambres. « Dormez-vous ? » — « Oh ! non, ma Mère. » — « Eh bien, levons-nous, soyons prêtes à partir, dès le point du jour, si l'évacuation est jugée opportune ; faisons nos paquets pour le départ, nous les descendrons, car, si notre maison s'écroule, nous pourrions peut-être sauver ce que notre petite cave pourra contenir. » Aussi vite dit, aussi vite à la besogne. Chaque bombe, chaque obus nous paraissait les derniers. Malgré soi, on se courbait, tant les sifflements semblaient près de

— 411 —

nos têtes ; on s'étonnait, après chaque grand coup, de se trouver encore de ce monde.

« Descendons, dit ma Mère, la situation n'est plus tenable. » Nous prenons valises et paquets et nous voilà au rez-de-chaussée. Que de prières, en cette nuit terrible ! Quelle profitable préparation à la mort !... Un moment d'accalmie, et nous commençons nos prières du matin. Elles étaient achevées et le jour tardait encore à paraître. Enfin, le voilà, mais accompagné d'un léger brouillard. Nous avons le bonheur d'entendre la sainte messe et de recevoir Jésus-Hostie. Est-ce pour la dernière fois ? Oh ! qu'elle fut fervente cette communion !... Agenouillées sur un petit banc d'école, nous attendions impatiemment Celui que nos cœurs appelaient ! Il n'avait pas grand voyage à faire pour venir à nous. Le prêtre à l'autel, au petit bureau de notre classe, n'avait qu'à se détourner, nous étions là, tout près de lui. Après la sainte messe, M. le Curé part, nous constituant gardiennes de notre Dieu !...

Entrée à Lesdain des soldats Anglais.

A huit heures, grand émoi dans la rue. « Les Anglais, les Anglais, les voilà qui arrivent ! » Nous les voyons déboucher à l'extrémité de la rue. Mais ils n'avancent pas. Pourquoi tant de lenteur à occuper le village ?... Tout le monde les arrête, chacun leur offre des fleurs, des cigares, du tabac en paquets, des rafraichissements, voire même des œufs soustraits à la rapacité de l'ennemi. Où donc a-t-on su trouver, pour nos héros, tant de douceurs ?... Aux cris de joie, se mêlent les larmes ! Les soldats eux-mêmes sont émus... Ils nous tendent les mains, nous les serrons cordialement... Ils acceptent volontiers du café, du thé, que ma bonne Mère a préparés en quantité suffisante. Ils sont si fatigués ! Depuis plusieurs jours, ils poursuivent l'ennemi sans merci, suivant de très près la retraite précipitée des boches. Dans un village non éloigné d'ici, ils arrivaient une heure après la fuite des teutons ; ils ont capturé l'arrière-garde. Ces pauvres Anglais, comme bien l'on pense, sont exténués, mais pleins d'ardeur. Les obus saluent leur entrée parmi nous. Les premières bombes se perdent dans la terre et y creusent des trous énormes. A midi, la maison de M. le Bourgmestre est endommagée ; une grange, celle-là même qui dans trois mois ser-

— 412 —

vira d'église provisoire, a la toiture écroulée. — « Patience, disent nos alliés, le gros de l'armée est à une heure d'ici, ce soir, notre artillerie arrive et « gare les boches ! »

Bataille de l'Escaut.

Le lendemain, sinistre réveil-matin ! Les canons anglais déjà en position, tirent, tirent. Ah ! le silence des alliés est terminé. Mon Dieu ! quel feu, quel bruit !... C'est à en devenir sourd !... Les habitations tremblent, les vitres se brisent, l'on se sent comme soulevé de terre à chacun des gros coups qui partent. Toute la journée, à part quelques heures de répit, même scène !... « Ne craignez rien, disent les soldats étonnés et riant de nos craintes, canons anglais. » D'autres qui ne connaissent pas notre langue nous crient : « Angleterre, Angleterre ! » La chose nous rassure, mais, chaque fois que le canon tonne, l'on se ramasse, l'on prie et on pense aux pauvres victimes qui, de l'autre côté du fleuve, tombent peut-être nombreuses. Comment nos Sœurs de cette région supportent-elles de tels choes ? Où sont-elles ? Les Allemands les ont-ils enlevés et forcés à les suivre ?... Mon Dieu, quelles angoisses !... Nos pensées vont naturellement vers cette chère Maison-Mère où tant d'âmes maternelles et fraternelles prient pour nous, vers ces familles aimées que, peut-être, nous ne reverrons jamais plus !... Mais les sacrifices sont faits, généreusement faits, l'on s'abandonne à tout moment entre les bras de la bonne Providence.

La première semaine du bombardement, nous couchons à la cuisine. Une pailleasse étendue par terre reçoit deux d'entre nous. La troisième arrange sa couchette sur la table de cuisine, assez longue pour donner place à la petite personne qui s'y étend. Des chaises, placées à la tête et au pied du lit improvisé, empêchent les oreillers et le couvre-pieds de tomber. Quand les nuits étaient affreuses, nous prions et faisons notre préparation immédiate à la mort. Les tuiles pleuvaient avec un fracas auquel les oreilles ne s'habituèrent guère. A chaque fois que ces bruits sinistres nous parvenaient : « O mon Dieu ! le prochain coup est bien sûr pour nous ! » L'oreille au guet pour saisir le sifflement des engins, nous attendions, oh ! pas longtemps !... Bon !... vitres et tuiles se brisent, et vont tomber sur les trottoirs et les pavés avec des bruits qui vous paralysent même sur la paillass-

— 413 —

se. Le sommeil, à la fin, a raison des frayeurs... quelques minutes d'accalmie et me voilà endormie. Oh ! le sommeil est bien léger, j'entends chaque détonation ; mais, si c'est notre dernière nuit, autant mourir en dormant ; après tout, ne sommes-nous pas prêtes pour le grand voyage ? »

Au lever du jour, prestement, chacune était sur pied. La toilette était tôt faite : de crainte d'être surprises, on s'étendait habillées sur les couchettes. Cette précaution, en cas d'alerte nocturne, nous permettait de fuir sans retard. Chaque matin, l'artillerie donnant un moment de répit, nous remontions dans nos chambres couettes, couvertures et oreillers. Nous n'avions au rez-de-chaussée qu'une seule place qui, la nuit, nous servait de dortoir, et le jour, de cuisine, de salle à manger, de parloir, de tout enfin. Les autres salles étaient occupées par trois officiers anglais qui furent bien convenables et serviables pendant les trois semaines qu'ils occupèrent notre convent. Il faut avouer que ma bonne Mère les entourait de soins aussi. Ces pauvres militaires prenaient chaque soir le chemin de l'Escaut, ils étaient chargés de commander les travaux sur le fleuve. Chaque matin, pendant trois semaines, ils revenaient soucieux mais non découragés. « A peine avons-nous achevé un pont, brrrrboum !... une avalanche de bombes détruit en quelques secondes ce que nos hommes ont eu tant de peine à faire pendant des heures... Ce sera pour la nuit prochaine. » L'essentiel pour eux était de jeter des ponts. Cette besogne faite, c'était le passage immédiat des troupes.

« Nous pouvons avancer, disaient les officiers, mais nous ne le voulons pas. Il faudrait pour cela employer beaucoup d'artillerie ; nous ne voulons pas ruiner la ville de Tournai et nous voulons ménager les civils. Notre plan est de contourner la ville ; nous devons rejoindre l'armée descendant des Flandres, nous ne devons pas en être très éloignés ; affaire de quelques jours. » Chaque soir, nous recevions de nos hôtes des nouvelles de la guerre.

« Nous avons progressé sur tel et tel point. Nous avons capturé tant de prisonniers, de matériel, etc., mais, ce n'est pas encore officiel. »

Pendant ce temps, le bombardement battait son plein. Dans les moments de répit, on sortait de cave pour aller à son travail, et la grosse affaire, en ces jours-là, était le ravitaillement. Les Allemands, avant de partir, devaient ravitail-

— 414 —

ler la population pour un mois, elle le fut pour quinze jours. L'armée britannique arrivant à pas de course parvenait difficilement à ravitailler ses troupes qui, depuis quelque temps, allaient de l'avant sans s'arrêter ; comment pourvoir aux besoins des civils ? Cependant la chose devenait pressante. Le pain manqua le premier. Il fallut s'ingénier pour fabriquer des préparations toutes plus ou moins longues. Parfois, pendant la cuisson, il fallait abandonner son feu et s'enfuir pour ne remonter que deux ou trois heures après, naturellement plus de feu !... Pendant le bombardement, toutes les journées se sont passées à faire des exercices de piété et à préparer des repas dont l'heure n'était ni fixe ni connue.

Le soir, à 9 heures, nos militaires rentraient de leur mess. L'un d'eux nous accompagnait et nous conduisait à la maison hospitalière qui avait bien voulu nous donner un coin de sa cave pour nous abriter pendant la nuit, la nôtre étant trop petite et dans de mauvaises conditions. Cette cave-refuge se trouvait être celle-là même qui, huit jours auparavant, avait donné à Jésus asile lors de la destruction de l'église par les mines.

Comme bien l'on pense, toutes les habitations avaient été mises à la disposition des alliés. Beaucoup de soldats couchaient dans des chambres ; cependant, chaque nuit, l'artillerie ennemie faisant beaucoup de victimes, l'ordre fut donné aux soldats de passer la nuit en cave. La cave qui nous recut en ces jours sinistres était toute en longueur. Nous occupions le fond de la pièce. La largeur du souterrain donnait, avec la longueur d'une paille, un passage suffisant pour que chacun pût se lever sans gêner son voisin. Une bonne couche de paille étendue à terre, protégeait les couchettes contre l'humidité du ciment. Tous les lits de camp se suivaient comme en un dortoir, mais plus serrés qu'au pensionnat ! Au près de nos couchettes, se reposaient la dame de céans, et à nos pieds, le bon vieux papa infirme ; à la suite, quatre soldats et deux sergents-majors qui restaient près de l'escalier afin de pouvoir, au premier bruit, mettre tout le monde sur pied. L'un d'eux, pendant la nuit, rédigeait parfois des rapports. Nuit et jour, pour ainsi dire, il écrivait ; tout était dit en Anglais et nous ne comprenions rien à ce que les veilleurs de nuit venaient lui raconter.

— 415 —

Sur une marche de l'escalier, dans l'angle, se trouvaient un bassin d'eau, du vinaigre, des linges, que nous devions respirer et appliquer sur le visage en cas de besoin. Les soldats avaient leur masque, mais les civils « Nô bonn, gaz for civilian ! » disaient les militaires attristés en regardant de notre côté ! Nous n'eûmes pas à en faire usage. Nous respirâmes pourtant ce mauvais gaz, mais seulement quand il finissait de se dissiper. Quand une bombe à gaz éclatait dans les environs, les soldats accouraient, et si c'était au moment du coucher, il fallait entendre le « *Shut the door !* » lancé avec un accent qui semblait dire : « Nous vous protégeons. »

Le « Town-Major. »

Nous eûmes à nous féliciter de la conduite particulièrement bienveillante du commandant de place. Il témoigna le désir de nous recevoir chez lui. Nous déclinâmes l'invitation. Il insista. Nouveau refus. Nous alléguâmes les meilleures raisons pour nous soustraire à l'honneur qu'il tenait à nous faire. « Impossible, Mesdames, de me dire non : des raisons graves s'imposent, j'ai besoin de renseignements exacts, j'ai toute confiance en vous ; l'armée a besoin de vos services ; je vous attends chez moi toutes trois à cinq heures, si l'heure vous convient. » Nous fûmes reçues avec les plus grands honneurs. — « Comment dois-je vous appeler ? Mesdames... ou bien ?... » — « Monsieur le Commandant. Nous sommes des Religieuses françaises exilées en Belgique. — Je le sais ; dans le village, on m'a parlé de vous ; les habitants vous aiment et apprécient les soins dont vous entourez les enfants ; votre tâche est belle, mes Sœurs, votre dévouement est digne d'éloges !... Je partage pour vous, les sentiments des habitants de ce village. Veuillez donc me donner des renseignements précis sur des individus jugés suspects par nos soldats. Il y a des traîtres dans la région. Tous nos moindres mouvements sont connus de l'ennemi en moins d'une heure. » — « Nous ne pensons pas, Monsieur le Commandant, que les allemands aient trouvé ici des traîtres à la Patrie. Pendant les hostilités, ils ont eux-mêmes rendu hommage à la population, disant que Lesdain était nix bonn pour eux. — Je veux le croire. Cependant il est très clair que les boches savent tout ce que nous faisons.

— 416 —

Voyant notre mess visé, nous l'avons installé ailleurs. Une demi-heure après, le nouveau logement était bombardé. Si nous n'étions victimes de trahisons répétées, nous aurions fait une avance considérable. »

Il était grand temps de rentrer chez soi. Je me sentais prise d'un malaise général et indéfinissable. M. le Commandant nous reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte de sortie et chargea l'une de ses ordonnances de nous accompagner jusqu'à notre couvent. « La consigne est très sévère, surtout à partir de cinq heures du soir jusqu'à sept heures du lendemain ; je serais peiné et grandement contrarié que vous fussiez arrêtés par nos soldats de faction ou de police. Je vais vous délivrer un laissez-passer qui vous affranchira de tout ennui, dit-il, en nous quittant. Et dès demain, je donnerai l'ordre général à tous nos hommes pour qu'ils ne vous inquiètent en aucune de vos démarches. Vous pouvez circuler à toute heure de nuit et de jour, comme bon vous semblera, ayant toute liberté de visiter les malades ou les blessés quand et autant que vous le jugerez bon. » Ce bon « Town-major » ne pouvait vraiment être plus complaisant. Nous lui offrîmes nos sincères remerciements et nous rentrâmes au logis.

La grippe espagnole.

En route, les frissons me prirent. Le lendemain, puis pendant plusieurs jours, je dus garder le lit ; j'avais la maladie dite « espagnole ». Les jours précédents, j'avais visité dans les caves plusieurs malades atteints de ce mal singulier : c'est sans doute, auprès d'eux, que j'en avais contracté le germe. Le docteur anglais, averti de mon indisposition, vint me visiter : « Fièvre, fièvre, dit-il ; je n'ai pas les remèdes voulus pour cette sorte de maladie. Il faut couper la fièvre ; « aspyrine » cachet d'aspyrine, je reviendrai demain. » Ce bon major, dont les fonctions étaient de panser les blessures des soldats, faisait expédier à l'arrière-front tous ses malades ; là, ils trouvaient tous les soins voulus. Le Commandant de place averti de mon état de santé, s'y intéressa et demanda au major de lui remettre l'ordonnance si des médicaments spéciaux étaient jugés nécessaires ; il voulait, disait-il, que rien ne nous manquât ; pour cela, il

— 417 —

était prêt à envoyer un motocycle à l'arrière pour me donner à temps tout ce que la maladie réclamait.

En battant en retraite, les allemands oublièrent d'emmener les trois vaches qu'ils avaient laissées pour les besoins des malades et des petits enfants, lors de la dernière réquisition du bétail. Dès les premiers jours du bombardement, la plupart des habitants s'enfuirent épouvantés du côté de la France. Les moins éloignés revenaient chaque jour prendre la ration de lait à laquelle ils avaient droit, mais beaucoup n'osaient affronter le travail de l'artillerie, et les civils non évacués purent bénéficier du lait non distribué. Je n'en fis pas privée en cave. Quand les obus faisaient rage, ma Mère et Sœur Amélie-de-Saint-Pierre ne pouvaient venir jusqu'à moi. Alors, grand-père, qui n'avait pas consenti à évacuer, venait m'apporter de la tisane chaude. J'avais pitié du pauvre infirme qui descendait en s'asseyant à chaque marche. Ou bien, c'étaient des soldats qui, voyant la cave dans l'obscurité, venaient avec leurs bougies et les allumettes (parfois deux en même temps) et s'en allaient prestement avant que, de l'extrémité du souterrain, « mon merci » parvint jusqu'à eux.

Pendant mon séjour en cave, le bon Jésus eut la bonté de venir jusqu'à moi. M. le Curé qui avait dû chercher un refuge dans un de nos villages français, revint souvent visiter ses paroissiens demeurés sous le feu de l'ennemi. A chaque visite de Jésus-Hostie je me trouvais seule. Le prêtre, sans surplis, retirait Jésus-Hostie d'une petite custode qu'il tenait en poche, enveloppée d'un linge bien blanc. La préparation immédiate à la communion était bien courte, mais l'action de grâce en revanche était longue. Je ne regrette nullement les souffrances endurées dans cette cave. Les jours et les nuits, ou plutôt les nuits, me semblaient interminables. Là, sous terre, au bruit du canon, des bombes, des écroulements de toiture, oh ! quelle préparation à la mort ! Dans les moments de grande faiblesse ou de douleurs aiguës, je m'imaginai que la grande faucheuse me frôlait. Et oui, malgré les tristesses du moment, l'éloignement de nos Mères et Sœurs bien-aimées dont nous étions sans nouvelles depuis longtemps, malgré l'absence de la famille chérie, la mort était la bienvenue, n'étais-je pas prête ? Si le bon Dieu le voulait ainsi, pourquoi mon désir eût-il été différent du sien ?

— 418 —

Au bout de cinq jours passés en cave, le docteur permit de me faire quitter la couchette ; mais impossible de revenir à la communauté, j'étais tellement affaiblie ! Je restai donc un moment à la cuisine de notre maison amie si hospitalière. Le plus beau fauteuil de la maison, roulé auprès du poêle recut ma petite personne, étonnée de se trouver si à l'aise après la dure couchette en cave. Je fus dès lors l'objet de mille attentions de la part des soldats logeant dans cette maison. Quelques-uns, occupés à la lecture, m'apportaient leurs journaux illustrés pour « rire », disaient-ils. Mes yeux éblouis par la lumière du jour se fatiguaient vite à ce genre de distraction ; d'autres, m'invitaient à partager leur menu, me disant à chaque aliment qu'ils prenaient : « Very good. »

Encore sous les obus.

La veille de ma sortie, le canon fit rage toute la journée. A onze heures du matin, profitant d'une accalmie, ma Mère voulut préparer quelque chose pour le dîner ; le repas était au feu, quand, tout à coup « zzzz boum, zzzz paff », puis, les dégringolades de tuiles, de vitres... vite, en cave !... douze heures... une heure... deux heures... trois heures ! Enfin, le feu cesse, une fois encore ; seules dans notre bigorne de cave, ma Mère et Sœur Amélie, plus mortes que vives en ce lieu qu'elles savaient impropre à les protéger des obus, n'en pouvaient plus. Elles remontent à la cuisine. Naturellement plus de feu, tout est froid et la température est assez rude. Que faire ? Craignant un nouveau bombardement, elles prennent du pain, véritable pierre par sa dureté, la levure manquant pour faire pousser la pâte, et commencent leur modeste réfection. zzz-zzz ; voilà que ça recommence. En cave !... Mon Dieu, que va-t-on devenir ? Aucun des officiers n'a approché depuis le matin. Ils sont sans doute en sûreté dans une cave de leur « mess ». Les pauvres Sœurs apeurées savent que les caves mal-conditions n'offrent aucune résistance au travail destructeur des obus ; si elles allaient être enterrées vivantes sous les décombres !... L'heure du goûter passe, celle du souper également, il est neuf heures du soir et, depuis le matin, pas une goutte de tisane n'avait pu m'être apportée de la communauté. Mes angoisses étaient au comble : les larmes coulèrent ce qui me fit grand bien et j'attendis l'arrivée de quelque âme charitable pour lui sou-

— 419 —

mettre mon désir. La dame de céans arriva s'informer si je désirais quelque chose : « — Oh ! si j'osais demander aux soldats d'aller voir au couvent si ma Mère et Sœur Amélie ne sont pas sous les ruines de la maison ! Mais je n'ose ! S'ils venaient à trouver la mort dans cet acte de dévouement, je ne me consolerais jamais d'avoir exposé leur vie ! » Les soldats inquiets eux-mêmes, entendant mes craintes, dirent : « Nous y allons. » — « Attendez encore, dis-je, si pour vous c'était la mort ! » L'un d'eux, déjà d'âge mûr, frappe sur l'épaule d'un camarade et dit : « Partons ! » Oh ! comme ma prière montait ardente et suppliante par delà les voûtes qui m'abritaient ! Dix minutes plus tard, — oh ! qu'elles furent longues ! — ma Mère et Sœur Amélie arrivaient sous une pluie d'obus, protégées par ces deux anglais charitables qui, pour accélérer la marche et empêcher leurs protégées de tomber, les prenaient par le bras. Quel soupir de soulagement ! Les soldats riaient de nos frayeurs : « C'est comme cela depuis quatre ans ! » Nous nous confondions en remerciements. Ma Mère raconta les tranches de la journée, jour inoubliable celui-là, qui nous sembla être le dernier de notre vie. La nuit fut terrible !... L'artillerie faisait rage !... Le lendemain matin, un officier de l'état-major vient visiter les différentes maisons du village encore occupées et impose l'évacuation. Le danger est grand, le ravitaillement est rendu impossible pour cause de bombardement qui ne fait trêve qu'à de rares intervalles. Notre vaillante Supérieure déclare à l'officier de l'état-major que nous ne voulons pas partir. Un quartier du village n'étant pas obligé d'évacuer, nous désirons rester pour les malades ou les blessés qui auraient besoin de nos soins. L'officier nous inscrit, il inscrit aussi la dame qui met charitablement sa cave à notre disposition, ainsi que « grand-père » qui lui aussi veut demeurer à sa maison. Apprenant notre désir de rester au poste, notre bon « Town-Major » vient nous féliciter : — « Vous êtes des braves, mes Sœurs, dit-il. Cependant, si le danger augmente, je vous préviendrai à temps et vous faciliterai l'évacuation. »

Deux victimes.

Cependant, le feu avait changé de direction ; profitant de ce répit, le docteur constatant une diminution de fièvre avait permis de monter. Ce bon major, après avoir visité ses nom-

— 420 —

breux clients, tant militaires que civils, revint à notre domicile d'emprunt et se montra très satisfait de me trouver près du feu : « Grande amélioration, dit-il, plus beaucoup de fièvre, cela va bien ; pas de fatigue. » Il m'examinait, me tâtait le poulx, prenait la température. Puis il sortit tout heureux, zzz. boum ! Oh ! la maison s'écroule !... Tous les bustes s'inclinent pour en supporter le poids !... Les vitres s'écrasent et viennent couvrir la table et le carrelage en une pluie de grêlons... Une odeur de poudre remplit la maison à tel point que nous sommes tous suffoqués... Des cris affreux retentissent dans la cour ; tout le monde est consterné ! Tout à coup, la porte restée entr'ouverte est poussée par le poids d'un homme qui, en pirouettant, ne pouvant plus tenir l'équilibre, vient tomber à mes pieds, le pantalon est troué à deux places différentes, au-dessus du genou. Il pousse des plaintes à faire pitié ; c'est un soldat, celui-là même qui, la veille, avait affronté la canonnade, et était allé, pour me rassurer, prendre ma Mère et Sœur Amélie au couvent, où on les supposait mortes sous des décombres !... Je veux me lever pour le secourir, mes forces me trahissent. Deux camarades enlèvent le blessé et le descendent dans la cave. Un soldat me prend par le bras et m'entraîne car il faut fuir bien vite ; brusquement le feu de l'artillerie ennemie a changé. Notre quartier est visé, la première bombe a fait deux victimes. Cependant le petit soldat est vite pansé, l'opération se fait par les camarades. Le patient souffre de la position qu'il occupe sur les lits de camp ; il ne parle pas, mais ses gestes témoignent qu'il souffre beaucoup. Je me traîne pour amener au blessé mes oreillers ; il paraît satisfait ; avec la tête plus haute, il ne bouge plus et se plaint plus rarement. Tous les yeux sont mouillés de larmes, pas une parole ! Cependant, les cris du dehors parviennent jusqu'au souterrain. Qui est l'autre blessé ? — C'est le major !... Le pauvre malheureux a les deux jambes coupées. Le sang coule en abondance et s'épaissit sur le pavé en caillots noirs et épais. Ses cris fendent le cœur !... Oh ! je les entends encore ; je ne les oublierai jamais !... Moins d'une heure après la catastrophe, une civière emporte dans l'automobile à l'arrière-front nos deux chers blessés. Le soldat en sera quitte pour une longue convalescence, le docteur meurt moins de deux heures après !... Mon Dieu ! Donnez à son âme la paix et le repos éternel !...

Nous restâmes sous terre toute la journée et pour cause !...

— 421 —

Une conversion.

Le lendemain, me trouvant assez forte, je me risquai sur le chemin du couvent, dans un moment d'accalmie. Les soldats étaient fiévreux. L'Escout était franchi, l'avant-garde avait réussi à passer le fleuve, il fallait précipiter le départ de l'artillerie, car la position de l'ennemi était des meilleures sur la rive droite. Les soldats étaient tristes et les habitants encore plus qu'eux. L'on s'était attaché à ces braves qui nous avaient délivrés de la cruelle oppression allemande. Bécharies avait été un tombeau pour un grand nombre d'éclaireurs et c'est pour ce village que nos soldats doivent quitter Lesdain : « No bonn, no bonn, plainly gaz ! » répètent-ils en allant et venant. « Nous, de retour, dire merci à Mother et à Sister », disent-ils comme des enfants qui s'éloignent malgré eux. L'un d'entre eux me demande pourquoi je suis religieuse, et pourquoi nous prions tant. Nous avons dû faire nos exercices de piété devant eux : ils occupaient la cuisine à peu près tout le jour, et nous ne disposions que de cette pièce. « Pour Dieu, répondis-je, pour lui plaire et pour aller au ciel avec Lui. » Je m'exprimais assez difficilement, mais il me comprit et demeura songeur toute la soirée. Le lendemain, jour du départ, il descend le premier et m'apercevant : — « Depuis la guerre, je n'ai plus prié, mais je vais recommencer à le faire ; si nous n'avions reçu l'ordre de partir, vous m'auriez vu dimanche dans votre église, prier et bien prier ; mais je vous le promets, là où nous nous arrêterons, je prierai, moi aussi. Je veux aller avec vous autres au ciel. » C'était un protestant, télégraphiste au Transwal avant la déclaration de guerre.

Le 11 novembre 1918.

Les soldats partis furent vite remplacés par d'autres, puis arriva presque en même temps la nouvelle de l'armistice. Soldats et civils demeurèrent calmes ! On n'osait croire à pareil bonheur ! L'on avait tant souffert ! Et nous avions vu tant de victimes en ces trois dernières semaines !... Après le départ des Anglais, ce fut le passage des Français !... Oh !

— 422 —

de quelles émotions nos cœurs ne se remplirent-ils pas à la vue des chers nôtres !... L'on s'attendait toujours à voir quelques visages connus et aimés, mais non, nous reçûmes comme hôtes des chasseurs alpins, des soldats du midi. Les régiments étant mélangés, il se trouva quelques bretons parmi les militaires qui avaient quelques heures seulement à passer à Lesdain. Dès qu'ils apprirent par les habitants qu'il y avait là des Religieuses bretonnes, ils accoururent pour nous saluer. Ils furent les bienvenus et les bien reçus. Oh ! comme ils ont souffert, les braves !... Pendant le passage des troupes, nous eûmes le bonheur d'assister à des messes de soldats-prêtres. Comme notre cœur se serrait en voyant ces figures graves et recueillies penchées sur un prie-Dieu pour une préparation sommaire au saint Sacrifice. Il fallait se presser et prendre sur un sommeil déjà trop court le temps d'offrir la divine Victime ; quittant la capote, ils se revêtaient des ornements sacerdotaux, oh ! qu'ils étaient beaux à l'autel ! Puis l'office achevé, on les voyait reprendre l'uniforme. Chaque fois nous partagions avec eux notre pain déjà si parcimonieusement distribué et nous en étions heureuses. — « O mes Sœurs, disaient les soldats, vous reviendrez en France, tout ça changera, allez. » — « Pas encore, nous dit un major que nous avions dû loger une nuit, la France n'est pas encore convertie. Patience, cela viendra, car Dieu vainera et la France redeviendra sienne ; mais, pour le moment, pas d'illusion. » Cette heure-là nous l'attendrions dans la prière et le sacrifice. Puissions-nous voir ce jour si ardemment souhaité et chanter enfin le *Te Deum*, non seulement de la victoire des armes, mais encore de la victoire du Sacré-Cœur et son triomphe sur notre beau pays de France !...